L'HÉROÏNE DE CHATEAUGUAY

CHEVALIER.

Prenez une livre de graisse
une livre de soda à la
et une demi- livre de
chaux et un gallon d

L'HÉROÏNE

DE

CHATEAUGUAY

ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1813

PAR

H. Emile Chevalier

Montreal

JOHN LOVELL, EDITEUR-IMPRIMEUR

BUREAU DU "CANADA DIRECTORY," RUE ST. NICOLAS

1858

A MADAME ODILE CHEVALIER,

A CHATILLON-SUR-SEINE, COTE-D'OR (FRANCE).

Daignez, ma chère sœur, accepter l'œuvre suivante, car je suis heureux, en vous la dédiant, de vous donner un témoignage de ma vive affection.

L'héroïne de Châteauguay *vous parlera du Canada, de cette autre France, que vous désirez tant connaître, en vous rappelant un des plus beaux faits d'armes que l'Histoire ait jamais eu à consigner dans ses Archives.*

Tendrement à vous,

H. EMILE CHEVALIER.

Montréal, 27 Février, 1858.

L'HEROINE
DE
CHATEAUGUAY.

I.

LES INDIENS.

On touchait à la mi-septembre de l'année 1813. Depuis deux heures, la nuit déployait son aile noire sur les campagnes de la seigneurie de Beauharnois. Le vent hurlait avec fracas au dehors, en tordant les rameaux des vieux cèdres et le Saint-Laurent roulait impétueusement ses flots courroucés.

—Jésus, mon doux sauveur, que peut donc faire Marie si tard ? dit une vieille femme assise à l'intérieur d'une cabane, située sur le bord du fleuve, vis-à-vis de la Grande Isle.

—Marie est une digne et courageuse fille, répondit un homme déjà âgé, qui réparait un filet, à la lueur d'une chandelle jaunâtre et nauséabonde; sans elle,

que serions-nous devenus? Depuis que j'ai été blessé dans la guerre contre les Américains, et que je ne puis plus aller à la pêche, Dieu sait ce que la pauvre enfant a fait pour nous donner du pain. Ah! dame, c'est pas pour dire, mais notre Marie est un ange, et celui qui l'épousera sera joliment heureux!

A ces mots, un gros soupir partit d'un des coins de la cabane.

—Tiens! voilà que mes paroles te mettent l'eau à la bouche, Jean, poursuivit le pêcheur; mais approche donc, mon garçon. Est-ce que tu as peur de nous? Tu sais bien que nous t'aimons. Ce n'est pas ta faute, à toi, si tu es né malingre et chétif. Allons, viens ici, et ne piaule pas comme une Magdeleine.

Alors, un adolescent, qui se tenait accroupi sur un banc-lit peint en bleu, se leva et s'avança vers la table, en baissant les yeux.

Il était de petite taille et sur son visage pâle et maladif, on remarquait les signes d'une grande débilité physique; mais, en même temps, son front développé et saillant sous une blonde chevelure naturellement bouclée, ses prunelles bleues et noyées de langueur, ses traits fins et délicats, annonçaient une nature intelligente et rêveuse.

Il portait le costume des *habitants ;* une *tuque* grise à pompon rouge, un *capot* de couverte blanche, serrée à la taille par une ceinture *flèchée*, un pantalon de laine grise et des souliers de *cuir de bœuf.*

— Mam'selle Marie n'a pas coutume de rentrer par la noirceur, dit-il timidement.

— Mam'selle Marie rentrera ; ne sois pas en peine ; et ne mets pas la puce à l'oreille de la bonne femme, qui déjà se figure qu'on lui a volé....

— Enfin, Bertholet, tu conviendras, commença la vieille....

— De quoi veux-tu que je convienne, mère Marthe ? N'est-il pas arrivé cent fois à l'enfant de ne revenir qu'à minuit ?

— Oui, l'été, quand le temps est beau. Mais, ce soir, par la tempête qu'il fait.... entendez-vous comme les rafales ébranlent notre maison, Sainte-Vierge ! priez pour nous !

Une horrible secousse, qui fit craquer la hutte jusque dans ses fondements, avait arraché cette invocation à la sexagénaire.

L'adolescent frissonna d'épouvante et se signa dévotement.

Le pêcheur lui-même ne put retenir un mouvement de surprise.

— La bise souffle fort, dit-il ensuite pour ranimer la conversation.

— Il doit faire bien mauvais dans le *chenail*, ajouta Marthe.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qui peut retenir mam'-selle Marie ? reprit Jean.

— Qu'est-ce qui peut la retenir ! fit Bertholet avec humeur. Pardi, elle savait que nous avions besoin d'argent pour acheter nos hardes d'hiver, et elle n'aura pas voulu quitter la pêcherie sans rapporter une *tapée* de crapets ou d'achigans. Est-ce qu'elle n'a pas dit à la bonne femme, en partant ce matin "Maman, vous aurez un manteau de fourrure pour le mois de novembre," et à moi : "Petit père, ne soyez pas en peine, à la Saint-Martin, nous posséderons une nouvelle *traîne*." Et ce qu'elle a dit, elle le fera, oui, pour le certain. Ah ! ah ! c'est qu'il y a du bon vieux sang canadien au fond du cœur de not' Mariette.

— C'est vrai, ça, monsieur Bertholet, elle est brave comme un lion, mam'selle Marie. C'est pas elle qui recule devant un caribou. Aux *partis* de chasse, elle est toujours la plus intrépide et la plus adroite. A preuve que les Iroquois l'ont surnommée la *Coureuse des bois*.

— Et que nos habitans l'appellent la *Batelière du Saint-Laurent*, dit le pêcheur, avec une expression d'orgueil qu'il ne chercha point à cacher.

— Oui, fit Marthe, d'une voix tremblante, mais aussi Marie s'expose souvent.

— Qui ne hasarde rien n'a rien, riposta son mari triomphalement. Si, au lieu d'être une fille, notre Marie était un garçon, vrai Dieu, je l'aurais envoyée servir dans la vaillante compagnie de Voltigeurs du colonel Salaberry.

— La guerre ! oh monsieur Bertholet, ne parlez pas de la guerre, dit Jean avec un frémissement involontaire ; la guerre, c'est une chose horrible ! des hommes qui s'égorgent, du sang, des atrocités.... Oh ! rien que de songer à cela !....

— Chut, poule mouillée ! interrompit le pêcheur en posant le doigt sur ses lèvres. Si Marie t'entendait, elle se moquerait de toi, pendant un mois. Fi ! un homme tenir pareil langage ! n'as-tu pas honte ?

Ces reproches, faits d'un accent moitié railleur, moitié sérieux, produisirent une impression sensible sur l'esprit de Jean : il rougit et balbutia quelques sons inintelligibles.

— Voyons, ne te désole pas, dit Bertholet remarquant le trouble du jeune homme ; je ne dirai rien à Marie, car je crois qu'elle t'aime, bien qu'elle ne laisse pas apercevoir ses sentiments.

— Qu'elle m'aime ? vous croyez !

— Bravo ! voici que tu t'animes ; ah ! je savais

bien que tu ne nous bouderais pas toute la veillée, monsieur le maître d'école. Mais tâche donc de te montrer un peu plus luron. C'est le meilleur moyen de faire ta cour à Marie. D'ailleurs, dans un ménage, si le mari porte les jupons, ça va mal... n'est-ce pas, la bonne femme?

La mère Marthe ne répondit point : elle disait son chapelet.

En ce moment, un coup de vent plus violent que ceux qui l'avaient précédé, s'abattit sur la cabane. Un érable voisi nenveloppé par la trombe, fut déraciné et renversé avec un vacarme épouvantable.

—Jésus, Seigneur! protégez mon enfant! dit Marthe, tombant à genoux et pleurant à chaudes larmes.

Malgré sa fermeté habituelle, le pêcheur pâlit.

—Jean, dit-il après une pause, il faut nous rendre un service.

— Un service! je suis prêt.

— Tu oserais t'exposer seul...

— Pour mam'selle Marie, j'oserais tout, repartit l'instituteur.

— Eh bien, prends le fanal et rends-toi sur la grève, le long des rapides du Bouleau. Si Marie est dans le *chenail*, la lueur du fanal la guidera.

Aussitôt, le jeune homme, nonobstant sa pusillanimité ordinaire, alla décrocher une grosse lanterne de corne pendue à la muraille, l'alluma et se disposa à sortir.

— Prends aussi le fusil, dit Bertholet, car les environs sont remplis d'Indiens, au service des Américains et les précautions ne nuisent pas.

—Bast ! dit Jean, à qui l'amour prêtait des forces, cela n'est point nécessaire.

— Prends toujours; on ne sait ce qui peut arriver.

Le maître d'école se laissa persuader et partit, après avoir jeté l'arme sur son épaule.

— Digne garçon, dit le pêcheur, dès que Jean eut refermé la porte sur lui ; digne garçon, c'est dommage qu'il soit si faible. Pour notre Marie, il traverserait une mer de feu ! Viennent les Jours-Gras prochains et nous les marierons ; pas vrai, la bonne femme ?

— Si Dieu nous conserve la vie, répliqua distraitement Marthe.

Un quart d'heure s'écoula sans que les deux époux échangeassent une syllabe. Ils appréhendaient de se communiquer leurs émotions croissantes. Tout-à-coup, un gros chien de Terre-Neuve, qui sommeillait près du lit, dressa la tête, s'assit

un instant sur son train de derrière, puis courut à la porte, colla son museau entre le paneau inférieur et le sol et renifla bruyament l'air.

— Qu'y a-t il, Castor ? dit Bertholet, en posant son aiguille, pour examiner les mouvements du chien.

Celui-ci répondit par un grognement sourd.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda encore le pêcheur.

— Le grognement se changea en aboiement prolongé.

— Ce n'est pas Marie, murmura Bertholet reprenant son ouvrage.

Mais les aboiements se succédèrent rapidement, et bientôt le Terre-Neuve se rua contre la porte avec une rage inconcevable.

— C'est sans doute quelque voyageur égaré, dit Marthe.

— Ou quelque Américan maraudeur, objecta Bertholet.—Castor...

Il ne put achever sa phrase: trois Indiens déguenillés, à l'aspect sinistre, venaient d'entrer dans la cabine. Ils étaient armés de carabines et coutelas et paraissaient complètement ivres.

— Mort au chien ! dit l'un en déchargeant son arme dans la geule du Terre-Neuve, qui avait reculé en arrière pour se précipiter sur eux.

A la vue des sauvages, dont la mine repoussante inspirait un invincible effroi, Marthe s'était évanouie.

— Que voulez-vous ? s'écria Bertholet essayant de se soulever, malgré la blessure qui le tenait cloué sur son siége.

— Ce que nous voulons, ce que nous voulons, répliquèrent les Indiens avec un affreux ricanement; nous voulons manger les entrailles des Français, et boire dans leurs crânes. Vivent les chefs américains ! A quelle tribu des visages pâles appartiens-tu ?

— Je suis Canadien-français, repartit fièrement le pêcheur.

— C'est-à-dire que toi, les tiens, avez dépouillé nos pères des vastes prairies qu'ils possédaient ; que toi et les tiens avez renversé nos grandes forêts ; que toi et les tiens avez fait périr plus de membres de notre race qu'il n'y a de grains de sable dans le lac salé ! Les ossements de nos aïeux crient vengeance ! A mort, le Canadien-français !

Et les trois démons, à face humaine, s'étant emparés du malheureux Bertholet, incapable de leur opposer une résistance sérieuse, lui lièrent les pieds et le suspendirent la tête en bas, à une poutrelle de la cabane. Ensuite ils attachèrent

sur la table sa femme qui n'avait pas recouvré les sens ; et, ayant oint de l'huile et de la graisse qu'ils trouvèrent dans la maison, les vêtements des deux infortunés, ils allumèrent sous eux un petit feu de *sapinage*, autour duquel ils commencèrent à danser en poussant des cris féroces !

Nous renonçons à peindre le supplice des victimes, qui périrent, après une agonie de quatre heures consécutives, en proie aux plus horribles tortures qu'on puisse imaginer.

L'aube, surgissant des ténèbres de la nuit, éclaira le squelette d'une cabane réduite en cendres. Parmi les décombres fumants, on voyait deux cadavres noircis, calcinés, informes. C'étaient ceux du pêcheur Bertholet et de Marthe sa femme !

II.

MARIE.

Le matin du jour qui avait précédé les diverses scènes que nous venons d'esquisser, Marie Bertholet, la *Batelière du St. Laurent*, était partie dans un grand canot, porteur d'une voile latine.

L'aurore, qui souriait à travers les brouillards follets du crépuscule quand la jeune fille quitta la cabane de ses parents, montra bientôt sa face rosée dans un ciel limpide et serein.

Marie, après avoir déployé sa voile au souffle d'une bonne brise nord-est, se laissa mollement bercer sur le sein du fleuve majestueux, dont elle admirait en silence les rives toutes chargées des pleurs de la nuit.

Peu à peu, le soleil monta à l'horizon, versant sur la terre les rayons vivificateurs de son disque de feu. Alors, un splendide panorama déroula aux regards ses festons d'or et d'émeraude. En avant de l'esquif, le Saint-Laurent serpentait comme un ruban de moire argentée; à droite, la vue s'arrêtait sur un rideau d'opulente verdure, se décou-

pant sous un dai d'azur, et se réfléchissant dans le cristal liquide qui coulait à son pied ; à gauche, la perspective offrait mille tableaux enchanteurs. C'étaient les grasses vallées de Beauharnois, écrasées par le poids de leurs plantureuse végétation ; semées de bouquets de merisiers au bois rougeâtre, de cèdres au sombre feuillage et de *pruche* blanche ; c'était des collines aux flancs onduleux, des prairies émaillées des dernières fleurs de la saison ; parfois une chaumière, parfois un troupeau bondissant, parfois un ruisseau susurrant à travers son lit de cailloux arrondis, parfois une cascatelle écumeuse, enfin un spectacle plein de charmes et de poésie.

Egarée dans la suave rêverie de ses pensées, Marie s'abandonna longtemps aux délices de cette matinée enchanteresse.

Mais, lorsque le mugissement des eaux lui apprit qu'elle approchait des rochers qui obstruaient à cette époque l'entrée du lac Saint-François, fermant le livre de la méditation, elle chercha un endroit convenable pour exercer le rude métier auquel elle avait dévoué sa jeunesse.

A une courte distance de ces rochers, un peu au-dessous de *Kennedy-Bay*, le Saint Laurent formait une anse, qui a été rongée par des inondations postérieures. Cette anse abondait en maski-

nongés, carpes, perchaudes et autres poissons fort recherchés sur le marché de Montréal.

Après avoir serré sa voile, Marie commença la pêche. Ayant barré les deux promontoires de la baie avec une longue seine, elle s'arma d'une gaffe et battit l'eau dans l'espace enfermé. Le poisson effrayé par le bruit, se jeta dans les rets, et lorsqu'au bout d'une heure, la jeune fille retira son filet sur le rivage, elle dut se féliciter du succès, car les mailles se brisaient sous la quantité de victimes qu'elle avait faites.

Il était dix heures, Marie, s'étant assise sous un chêne touffu, déjeûna d'un morceau de pain et de morue boucanée qu'elle avait emportés avec elle, et s'étendit sur le frais gazon pour se délasser.

Le sommeil ne tarda guères à la surprendre dans cette attitude nonchalante : elle s'endormit, en songeant à la joie de ses parents lorsqu'ils constateraient sa réussite.

Marie n'était point une de ces beautés postiches, qui empruntent leurs couleurs au laboratoire du chimiste et leurs attraits à l'atelier d'une modiste. Elle n'était même pas jolie. Dans un salon on l'eût considérée comme une grossière et laide paysanne ; à Beauharnois, les *cavaliers* trouvaient qu'elle avait l'air trop viril. Et, en effet, son vi-

sage était coupé par des lignes sévères et accentuées; sa taille, quoique bien prise, avait un peu d'embonpoint et ses bras robustes, musculeux n'eussent pas juré sur une constitution masculine. Mais, si Marie avait le galbe de la figure énergiquement sculpté, elle possédait une splendide chevelure noire, aux reflets chatoyants qu'eût enviée plus d'une grande dame; si son teint était bruni par le hâle, ses yeux noirs, resplendissant de noblesse, semblaient les fidèles interprêtes d'une âme généreuse et sympathique; si ses membres étaient doués de cette vigueur qui est estimée comme un défaut chez les femmes, il s'exhalait de sa personne un parfum de chasteté virginale qui captivait promptement ceux qui l'approchaient.

Tout était un contraste dans cette étrange créature, tout: physique et moral! Pour les êtres qu'elle aimait, Marie était faible à l'excès; pour les êtres qu'elle haïssait, c'était un tigresse blessée, capable de sacrifier sa propre vie à l'accomplissement d'une vengeance.

L'astre du jour atteignait son zénith et la fille de Bertholet n'avait point encore ouvert les paupières, lorsque, soudain, un cliquetis d'armes retentit dans une futaie voisine.

Le son arriva aux oreilles de Marie qui s'éveilla

en sursaut. Craignant d'être aperçue par quelque chasseur, elle se leva vivement et jeta les yeux autour d'elle. Mais consevez son étonnement, en voyant déboucher de la futaie un détachement de soldats américains ! Quoiqu'on fût en guerre avec la République fédérale, les échecs essuyés par ses généraux dans divers combats contre les troupes anglaises faisaient espérer que des années s'écouleraient avant que les Yankees revinssent à la charge. Les habitants des seigneuries de Chateauguay et Beauharnois pensaient même que la présence du colonel de Salaberry, avec ses Voltigeurs, dans leurs contrées était le résultat d'une simple précaution. La sagesse du général Prévost les entretenait dans cette confiance; car l'appréhension de nouveaux ravages ayant paralysé l'agriculture, le gouverneur du Canada avait jugé convenable de répandre le bruit que les hostilités avaient cessé. Aussi les fermiers s'étaient-ils remis peu à peu à labourer leurs terres et se figurait-on généralement que la paix était rétablie. Mais, depuis la veille du jour où se passent ces évènements, les Américains, sous la conduite du général Hampton, avaient au nombre de plus de cinq mille hommes, pénétré dans le Bas-Canada, délogé un piquet en observation près d'Odelltown, et

poussé les reconnaissances sur tout le territoire compris entre les rives du Saint-Laurent et la source du Chateauguay.

C'était une de leurs patrouilles qui surprenait Marie.

En se trouvant face à face avec l'ennemi, la jeune fille voulut fuir et se jeter dans son canot ; mais elle n'en eut pas le temps. Déjà on lui avait coupé la retraite.

— Ah ! ah ! *by Jove*, voici qui fait bien notre affaire, dit en anglais, l'officier qui commandait les soldats. Que quêtes-tu ici, la belle enfant ?

— Je me reposais, monsieur, répondit Marie, dans la même langue.

— Tu te reposais, c'est fort bien. Herbe tendre et fraîche fillette ont goût l'une pour l'autre ; mais, à présent, tu vas nous rendre un service ; n'est-ce pas, jeune fleur des bois ?

En disant ces mots, le galant officier essaya de ravir un baiser à notre héroïne.

— Retirez-vous monsieur, ou je vous soufflète, répondit hardiment celle-ci, en repoussant l'audacieux.

— Ah ! ah ! nous nous fâchons, chère ; n'ai-je donc pas aussi bonne façon que les enseignes de sa très gracieuse majesté, Georges III.

— Arrière ! vous dis-je.

Pendant ce dialogue, les troupiers riaient aux éclats.

— Allons, William, ne perdons pas un temps précieux, dit un autre officier en s'approchant. Demain vous convertirez cette vertu rebelle, si le cœur vous en dit ; mais, pour le moment, tâchons plutôt d'obtenir d'elle les renseignements dont nous avons besoin.

— By Jove ! s'écria le premier officier, légèrement décontenancé, par l'attitude belliqueuse de Marie ; un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, comme dit le proverbe français. Je me suis mis en tête d'avoir un baiser et, sur mon honneur, je l'aurai.

— J'en doute, reprit son collègue en souriant.

— Ah ! vous en doutez, Henry ; eh bien, vous allez voir.

Sur ce, il s'avança vers Marie, qui se tenait toujours sur la défensive, et tenta de la saisir dans ses bras. Mais un glorieux coup de poing, lancé en pleine poitrine, l'envoya rouler à dix pas d'elle.

Les rires redoublèrent.

Confus, furieux le militaire se releva, et, tirant son épée, s'élança sur la jeune fille. Heureusement on l'arrêta, sans quoi, dans son dépit, il eût pu lui porter un coup mortel.

— Vous n'êtes pas heureux auprès des nymphes canadiennes, très cher, lui dit son compagnon avec une teinte d'ironie. Voilà, si je ne me trompe, deux fois que vous vous faites donner sur les doigts. Qui s'y frotte s'y pique, hein ! comme dit un autre proverbe français.

— Vous êtes un mauvais plaisant, Henry. Mais cette prude me le paiera.

— Soit. Cependant, attendez une autre heure pour régler vos comptes avec elle. Maintenant profitons de la bonne fortune qui l'a jetée sur notre route.

Et s'adressant à Marie :

— Dites-moi, jeune fille, pourriez-vous nous indiquer le chemin de Four-Corners ?

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle.

— Alors, vous allez nous y conduire.

— Vous conduire à Four-Corners !

— Certainement.

— C'est que....

— C'est qu'il faut marcher... et sur-le-champ.

— Mais....

— Vous êtes notre prisonnière. Dépêchons !

— Prisonnière ! exclama Marie inquiète.

— Prisonnière de guerre, ma charmante.

— Mais, c'est impossible, monsieur.

— Allons pas tant de simagrées !

— Oh ! non, non, dit-elle les larmes aux yeux ; monsieur, écoutez-moi ; je vous en conjure ! mon père et ma mère, tous deux vieux et infirmes, m'attendent.... Si je ne rentre pas.... ô mon Dieu !

Elle se mit à sangloter.

— Finissons-en avec ces pleurnicheries. Vous nous menerez jusqu'à Four-Corners, et là nous verrons si l'on doit ou non vous rendre la liberté.

Toute résistance eût été inutile ; Marie comprit qu'elle devait céder à la force ; et, après avoir demandé et obtenu la permission d'amarrer plus solidement son canot, elle se plaça en tête de la petite troupe, qui reprit aussitôt sa marche interrompue.

La route était difficile ; car le colonel Salaberry avait fait défoncer les voies passagères, couper des arbres, abattre les ponts et creuser des frondrières dans toute cette partie de la seigneurie de Chateauguay. Cependant, vers le soir, on atteignit un poste avancé des Américains, à quelques lieues de Four-Corners, où le général Hampton avait établi son quartier général.

La patrouille fit halte, pour passer la nuit.

Marie fut enfermée dans une tente sous la garde d'un factionnaire. Fatiguée par la course qu'elle avait faite, elle se laissa tomber sur le sol et essaya

de réparer ses forces, mais un affreux cauchemar vint l'agiter. Elle crut voir sa mère qui lui tendait les bras en invoquant son secours et son père qui se débattait aux mains d'une bande d'assassins. Epouvantée par ces sinistres apparitions, la jeune fille s'éveilla.

Les ténêbres étaient profondes autour d'elle et le vent gémissait plaintivement dans l'espace. Marie se traîna jusqu'à l'entrée de la tente. La sentinelle s'était assoupie sur son fusil. Alors, avec le sang-froid d'une Huronne et la légèreté d'une biche, notre héroine se glissa entre les haies de soldats qui ronflaient près des feux agonisants et parvint inaperçue à la sortie du camp. Mais, à l'instant où elle franchissait l'issue libératrice, un Indien en faction, distinguant une ombre qui fuyait dans l'obscurité, tira au hasard sa carabine.

A ce signal, les Américains volèrent aux armes, et, durant quelques minutes, la confusion régna dans le camp. Néanmoins, on sut promptement de quoi il s'agissait et l'ordre se rétablit.

Les deux officiers qui avaient arrêté la *Batelière du Saint-Laurent*, regagnèrent leurs tentes.

— Et votre baiser, William ? dit Henry.

— Je l'aurai, by Jove !

— Diable ! vous êtes présomptueux, très cher.

— Je vous parie cent piastres, Henry.

— Fat, va !

— Je vous soutiens que je l'aurai. *Corpo di dio*, la colombe ne gîte pas loin, et quand je devrais battre tout le district de Montréal, je veux l'avoir et je l'aurai Tenez-vous mon pari ?

— Volontiers, quoique je gage à coup sûr.

— C'est ce que nous verrons !

— Voulez-vous que je vous fasse part d'un pressentiment, Henry ?

— Faites, William. Je raffole des pressentiments, ça m'amuse les pressentiments. . . les vôtres surtout.

— Enchanté qu'il en soit ainsi. Or, mon pressentiment. . . .

— Allez, William.

— C'est que cette femme vous portera malheur !

— Superbe en vérité, William ! Combien la livre de vos pressentiments ?

— Prenez garde !

—La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

— Oh ! vous riez toujours ; mais croyez-moi. .

— Je m'endors. . bonsoir, William ! A demain !

III.

UN MOIS APRES.

L'automne a mordoré la chevelure des arbres; un pâle sourire du soleil caresse encore parfois les campagnes de Chateauguay; mais déjà la terre moite et mouvante, les nuits froides, les journées pluvieuses présagent l'approche de l'hiver.

La matinée commence, glaciale, voilée de brouillards humides qui font entendre un bruit monotone en se dissolvant sur les feuilles, rougies par les premiers frimas, et sur le sol fangeux.

Tout est bien triste, là où naguères s'élevait la cabane du pêcheur Bertholet. Plus de vertes pelouses, plus de doux ombrages, plus de gaie maisonnette blottie sous un manteau de plantes grimpantes, plus d'oiseaux chanteurs !

Au lieu de tout cela, c'est l'aquilon qui exhale ses sanglots discordants ; c'est un amas de boue et de pierres noircies autour duquel se dressent quelques pieux charbonnés ; ce sont des broussailles desséchées, des flaques d'eau saumâtres, c'est la désolation !

Que font donc ces deux jeunes gens agenouillés devant un tertre au sommet duquel penche une croix grossièrement faite ? Ces deux jeunes gens prient pour les morts : silence !

Qu'ils sont beaux, ces deux enfants, malgré la dissemblance de leurs traits !

L'un semble l'expression de la force, l'autre le type de la délicatesse ! Ils sont vêtus de même et portent le costume chaud et commode des paysans Canadiens-français.

Après une demi-heure d'oraison, l'un d'eux se lève.

— Jean, dit-il à son compagnon, il faut nous séparer.

— Déjà ?

— Jean, vous m'avez promis de m'aider.

— Oh ! ce sera mon plus grand bonheur.

— Eh bien ! embrassez-moi, et puis... à la grâce de Dieu ! Si nous ne nous voyons plus dans ce monde, nous nous reverrons dans un monde meilleur.

— Ne plus nous revoir ! ne dites pas cela, vous me percez le cœur.

— Il faut s'attendre à tout, mon ami. Pour moi, je ne prendrai pas un moment de repos, tant que les misérables qui ont égorgé....

— Oh ! ne rappelez pas ce cruel souvenir !

— Adieu donc ! Jean, mon frère !

Et le jeune homme pressant passionnément son compagnon dans ses bras, lui déposa un baiser sur le front et s'éloigna vers le nord-est.

L'autre resta immobile à la même place, comme s'il eût perdu la faculté d'agir et de sentir Puis, quand son camarade eut disparu, des pleurs abondants vinrent mouiller ses paupières.

— Oh seigneur ! quelle affreuse destinée ! s'écria-t-il avec une navrante expression.

Ensuite, il ramassa un bâton noueux qui gisait près de lui, et enfila un sentier serpentant dans la direction orientale.

Laissons-le cheminer et suivons celui qui vient de le quitter. Malgré les obstacles, les abattis d'arbres, les ravines, ce dernier poursuit intrépidement sa marche. Son pas est ferme et cadencé ; son œil sûr et penétrant. Il avance avec la résolution d'un esprit décidé à tout braver pour accomplir un dessein mûri, inébranlable.

Rien ne saurait le distraire, rien ne saurait l'intimider. Lorsqu'il rencontre des rameaux entrelacés, il les tranche au moyen d'une hache ; lorsqu'un amoncellement de cèdres, déracinés par la tempête ou la main des hommes, intercepte sa

route, il l'escalade avec l'agilité de l'écureuil ; lorsqu'un ruisseau, un marais, s'opposent à son passage, reprenant sa hache, il renverse un arbre voisin, et, à l'aide de ce pont improvisé, franchit le marais ou le ruisseau.

Vers quatre heures, l'infatigable marcheur arriva à deux lieues au-dessus de Beauharnois, près d'un bois épais, sur la rive gauche de la rivière Chateauguay.

— Qui vive! cria une sentinelle, en sortant du fourré où elle se tenait cachée.

— Ami ! fut-il répondu.

— Arrière ! reprit la sentinelle apprêtant son arme.

— Je veux parler au chef du poste.

— Au chef du poste ?

— Oui.

— Qui vous envoie ? demanda le factionnaire indécis.

— Personne ; mais j'ai besoin de communiquer quelque chose au colonel Salaberry.

— Attendez.

La sentinelle, sans abandonner l'offensive, poussa un cri particulier, et, bientôt après, on perçut un piétinement à travers le bois.

Une patrouille de cinq hommes se montra sur

la lisière. La sentinelle expliqua brièvement au sergent la cause de son appel.

— Vous désirez entretenir le colonel Salaberry ? demanda celui-ci, en s'adressant au jeune homme.

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— Un pêcheur du Saint-Laurent.

— Canadien-français ?

— Canadien-français.

— Approchez. On va vous bander les yeux et vous conduire au colonel.

Le pêcheur approcha sans hésitation, se laissa bander les yeux avec un mouchoir et conduire par la main.

Au bout de dix minutes, la petite troupe s'arrêta.

— Cours prévenir le colonel, Pierre, dit le sergent à l'un de ses hommes.

Assis sous une tente dressée à la hâte, et ayant à ses côtés les capitaines Lévesques et Debartzch, le colonel de Salaberry étudiait une carte topographique de la rivière Chateauguay.

C'était un homme de trente-cinq ans, court, trapu, taillé en Hercule et ayant quelques prédispositions à l'obésité. La franchise éclatait sur son visage légèrement coloré, et la bravoure rayon-

-nait dans ses yeux, pleins de feu, surmontés de sourcils bien accentués. Il avait le front large, le nez fort, hardiment découpé, les méplats charnus, les lèvres proéminentes et sensuelles, quoique assez fines, le menton un peu avancé, partagé par une sorte de fossette, et les favoris courts, taillés à angles droits. L'ensemble de sa physionomie indiquait une souche aristocratique, quoique ses mains et ses membres parussent annoncer une origine plébéienne; mais il faut se rappeler qu'entré à quinze ans dans l'armée anglaise, le colonel de Salaberry avait servi onze années dans les Indes orientales. On l'a admirablement peint en deux vers dit M. Maximilien Bibaud, dans son *Dictionnaire des Hommes illustres :*

Au camp Léonidas, au champ Cincinnatus.
Thémistocle au conseil, à table Lucullus.

Il s'était distingué au siége du fort Mathilde par le général Prescott; avait fait la rude campagne de la Martinique en qualité de commandant d'une compagnie de grenadiers, celle de Walcheren, en Europe, comme aide de camp du général Rottenburg, et était revenu au Canada avec ce titre, quelque temps avant la déclaration de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Pourrait-on s'étonner que son organisation, endurcie par de pénibles travaux, n'eût pas conservé cette finesse de tissus, cette matité de carnation qui sont propres aux rejetons des vieilles familles nobles?

L'abord du colonel Salaberry était facile ; mais deux plis formés au coin de ses sourcils, dénotaient un caractère opiniâtre et emporté. En effet, le colonel, quoique chéri de ses subalternes, les traitait souvent avec dureté. Sa voix était impérative, ses manières brusques et tranchantes.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs, il était revêtu de l'uniforme de major des Voltigeurs canadiens, nouveau corps constitué par les ordres de Sir Georges Prévost, gouverneur du Canada.

C'était un habit de drap sombre tirant sur le noir, retenu par des brandebours de soie, avec des épaulettes en or à graine d'épinard et des parements en ganse noire.

Un coin du jabot, en valenciennes, se laissait voir entre la dernière agrafe de son uniforme et son col militaire, et sa taille était ceinte d'une écharpe rouge à franges d'or.

—Nos éclaireurs sont-ils revenus ? s'informa-t-il soudain, en interpellant le capitaine Lévesques ?

—Oui, colonel.

— Quel rapport ont-ils fait ?

— Ils confirment la nouvelle que le brigadier-général Izar a délogé notre piquet de milice à la jonction des rivières Outarde et Chateauguay ; et que le général Hampton, avec toutes ses troupes, se porte sur nous.

— Est-ce là tout ?

— Je ne sais rien de plus précis.

— Connaît-on la force de l'ennemi ?

— On l'évalue à sept mille hommes, dix pièces d'artillerie et deux cents cavaliers.

— Bien. A quelle distance peuvent être les Américains ?

— Un Indien prétend qu'ils ne sont pas à plus de sept milles ; mais le fait n'est pas avéré.

— A sept milles ! diable ! Hampton n'a pas perdu de temps. Il faut nous attendre à échanger demain des dragées avec lui. Faites continuer les retranchements, messieurs.

— Mais, objecta le capitaine Debartzch, d'un ton soucieux, ne serait-il pas prudent de nous replier sur Beauharnois ? car....

— Qu'est-ce à dire, monsieur ! s'écria le major, nous replier sur Beauharnois ! fuir devant l'ennemi !

Le regard qui ponctuait ces exclamations valait

cent reproches : aussi, l'officier, honteux, se hâta-t-il de réparer sa maladresse en disant :

— Le but de cette retraite aurait été d'éparpiller les Américains, pour les tailler plus aisément en pièces.

— Cette retraite, monsieur, répliqua de Salaberry, serait notre coup de mort. Elle déterminerait la réunion de Wilkinson à Hampton, et c'est ce que nous devons éviter à tout prix, dussions-nous tous mourir ici. Le héros des Thermopiles n'avait que trois cents Spartiates à opposer à quinze cent mille Perses, et cependant il les tint en échec pendant trois jours, ferons-nous moins avec trois cents Voltigeurs canadiens? Nous ferons plus, monsieur : Léonidas et ses braves succombèrent sous le nombre, nous, nous vaincrons!

Comme il achevait ces mots d'une voix vibrante et enthousiaste, son ordonnance entra sous la tente.

— Major, dit-il, une patrouille a arrêté un individu qui désire vous parler.

— Qu'on l'introduise, répondit de Salaberry, faisant signe aux officiers de se retirer.

Le pêcheur fut amené.

— Que veux-tu? demanda le colonel, en attachant sur l'inconnu un regard inquisiteur.

Puis, comme satisfait de son examen, il ajouta :

— Je te permets d'ôter le bandeau qui couvre tes yeux.

— Merci, monsieur, répliqua l'inconnu, en se hâtant de profiter de cette faveur.

— Maintenant, explique-toi, reprit Charles de Salaberry.

— Mon père et ma mère ont été massacrés par des Indiens à la solde des Américains, dit le pêcheur, avec une violente émotion. Il y a un mois que ce double meurtre fut commis. J'ai juré de ne pas me reposer tant que les assassins vivraient et je viens vous offrir mes services.

Le colonel fronça les sourcils,

— Cette histoire me paraît louche.

— Louche! oh! cette histoire n'est que trop vraie, monsieur ! Mon père demeurait sur le bord du fleuve, près de la Grande Isle. La nuit où il périt dans les flammes, j'avais été pris par un détachement américain, qui m'entraîna vers Four-Corners à un avant-poste d'où je parvins à m'échapper. Mon frère—en prononçant ces mots la voix du pêcheur trembla—que je rencontrai sur les ruines de notre cabane, m'apprit l'horrible vérité. Il avait vu fuir les sauvages, et....

— Assez ! interrompit le colonel. Sais-tu quelque chose du plan de campagne des Américains ?

— Ils sont échelonnés tout près d'ici. Cette nuit un corps d'infanterie de ligne commandé par le brigadier-général Purdy doit faire une évolution pour prendre position derrière vous et inquiéter votre arrière-garde, tandis que, demain matin, la colonne de droite, composée des 4e, 13e et 33e régiments d'infanterie, sous la conduite d'un capitaine Daly, et la colonne gauche sous les ordres du général Hampton en personne et forte de quatre autres régiments d'infanterie, deux cents cavaliers et dix canons, vous attaquera de front.

— Et où as-tu puisé ces renseignements ? interrogea le colonel, en témoignant une vive surprise.

— C'est mon frère qui me les a transmis. Nous avons juré sur la tombe qui renferme les cendres de mes parents que nous nous vengerions ; puis mon frère est parti : les Américains l'ont choisi pour guide. Cette nuit il doit égarer le détachement du brigadier-général Purdy et me venir retrouver, pour combattre....

—Voilà qui sent joliment la fable, jeune homme, dit sévèrement de Salaberry.

— Je vous jure, monsieur. . .

— Point de serment, je ne les aime pas, tu resteras au camp sous la surveillance d'un poste, et, si tu as menti, tu sauras comment je traite les espions.

Après ces mots, il congédia le pêcheur.

Dès que celui-ci eut été emmené, Charles de Salaberry manda ses principaux officiers.

— Messieurs, leur dit-il, il faut nous attendre à combattre demain matin ; j'espère que tous vous vous comporterez comme doivent le faire de fidèles sujets de Sa Majesté, et des Canadiens prêts à sacrifier leur vie pour la défense et l'honneur de la patrie. Je connais trop votre bravoure pour vous cacher que les forces de l'ennemi surpassent de beaucoup celles que nous aurons à lui opposer ; sachez donc que jamais vous ne trouverez plus belle occasion de signaler votre courage, que dans cette rencontre, car les Américains sont au nombre de sept mille et vous êtes trois cents ! Cela ne suffit-il pas à enflammer votre valeur ? Songez que la Grande-Bretagne et le Canada ont les yeux sur vous, et vive George III !

— Vive le roi ! s'écrièrent unanimement les militaires !

IV.

LA MAISON DES YANKEES.

Ce soir-là, 25 octobre 1813, le village de Beauharnois offrait un spectacle singulier. D'abord c'était un mouvement de troupes allant venant sur tous les points : au bruit qu'elles faisaient, se joignaient le cliquetis des armes, le roulement des canons, les chants des soldats, les interpellations des sentinelles ; puis, des maisons, s'élevaient ou des refrains patriotiques, ou des sanglots étouffés. Ici, on voyait une pauvre mère priant pour le salut de son fils, parti, le matin même, avec les Voltigeurs du colonel de Salaberry ; là, un homme mûr fourbissait des armes, en racontant à ses enfants l'échec du général Montgomery devant Québec, en 1775 ; ailleurs, une jeune fille gémissait silencieusement, au souvenir d'un fiancé qu'elle ne reverrait peut-être plus ; dans une autre maison, un vieillard octogenaire redisait la vaillance et la mort du général Montcalm, aux plaines d'Abraham ; enfin, partout on veillait et on se livrait à des émotions, de nature diverse, suivant qu'on était plus ou moins

intéressé au combat qui devait avoir lieu, le lendemain, entre les forces royales et les forces républicaines.

Dans les rares bivacs, établis autour du village, l'animation n'était pas moins vive. Les couplets de la *Canadienne* se mariaient aux couplets de la *Marseillaise* et du *Rule Britannia*; les éclats de rires s'unissaient au choc de verres de rhum; la fumée des pipes se confondait à la fumée des feux.

— Vous dites donc, père Jean, qu' ça chauffera dur? fit un conscrit s'adressant à un soldat tout grisonnant, assis sur son havre-sac.

— Si ça chauffera dur! pour le sûr, mon garçon. L'colonel Salaberry n'a pas des mitaines quand y s'poigne avec l'ennemi: Tout comme son frère qu'a-z-été tué au siège de Salamanque, un brave des braves aussi, ç'ui-là! Fallait voèr, comme y vous rembarrait les Espagnols! C'est pas pour dire, mais dans c'te famille des Salaberry, y sont joliment osés! Tonnerre! j'ne voudrais pat-être dans la peau des Américans!

— Ben vrai, père Jean?

— Ben vrâ, mon garçon, répliqua stoïquement le troupier, en secouant la cendre de sa pipe sur le revers de sa main. Aussi vrâ que Georges IV est prince régent, ajouta-t-il, après une pause. Si

t'avais fait comme moè les campagnes d'Espagne et de Walcheren, avec le major, tu saurais ben qu'y n'est pas manchot. C'en est un ça qui vous tape dru avec son épée ! Pour te donner *une* exemple *satisfaisante*, figures-toè qu'y vous coupe des pelotons d'ennemis, ni plus ni moins qu'un faucheux vous coupe des arpens de blé ; conçois-tu l'apologe ?

— Comme de raison, répliqua le conscrit émerveillé.

— Quand j't dirai, poursuivit l'autre, qu'à la prise du fort Mathilde, une coquine de bicoque ousque, par *parenquèse*, comme dit maît'e d'école nous en avons essuyé des dures—à la prise du fort Mathilde... Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? tu n'm'écoutes plus, Nicolet ?

— Moi... si.. pardon, père Jean, j'vous écoute avec mes deux oreilles. Vous disiez qu'à.....

— A la prise du fort Mathilde...

— Oui, c'est ça, à la prise du fort Ma...

— Bateau ! vas-tu pas m'interrompre maintenant à chaque parole? Mais, encore un' foès, qu'est-ce que t'as donc à r'garder comme ça vers la maison aux Yankees ?

— Y m'avait semblé... c'n'est rien, continuez votre histoère, père Jean. Vous disiez qu'à la pri... Ah ? pour le coup j' n' me trompe pas !

— Comment ?

— N'aparcevez-vous poin-z-un canon de fusil qui brille là, à droète ?

— Où ça ?

— A droète donc, entre la maison et l'grot-âbre.

— Moè, j'n'aparçoès absolument rien, si c'n'est que la peux te fait prendre des branches de boès blanc pour des canons de fusil.

— Je vous...

— T'est-un' bête, Nicolet. Quoèque la maison des Yankees ne soèt pas trop catholique, y s'garderont ben d'vouloèr nous emboëter l'pas. C'est pas à des anciens comme moè qu'on fait avaler des couleuves pour des saucissons. Suffit, assis-toè et j'te conterai mon histoère.

— Crèyez-vous que ce soit un' branch ? dit le conscrit d'un ton qui marquait de l'inquiétude.

— J't'en assure.

— Mais qu'est-ce qui peuvent faire qu'y a encore d'la clairté dans leux bâtisse, car, enfin, il est dix heures !

— Baptême ! t'es ben curieux ; y font c'qui font, ces gens : P't'êt' leur *barda*, p't'êt' aut' chose. Sont-y pas libres ?

— Ca n'empêche que nous devrions prévenir

l'enseigne. Ces trois hommes qui sont-z-entrés dans la maison et pat-encore ressortis....

— Dis plutôt qu't'aurait peux de ton ombre, si la lune se levait.

— Moè ! fit le conscrit indigné.

— Bon, n'te fâche pas ; j'm'en vas pioncer. Prends garde que les buissons ne viennent te manger ! Qand ça sera mon tour de faction, tu m'réveilleras.

— Mais, j'vous dis que v'l'à-z-encore un homme...

— Tu voès double, mon garçon.

— Pardi, y cogne à la porte !

— Laisse-le cogner.

— Puisqu'on nous a postés ici pour surveiller...

— Surveille.

— J'ai envie d'avertir...

— Halte-là ! N'forçons pas la consigne. On t'a dit d'examiner, examine. Un soldat ne doit jamais faire plus, jamais moins que ce qu'on lui a ordonné. Tâche de te colloquer ça dans la boule ; et, sur ce, bonsoèr !

En achevant ces mots, le père Jean s'étendit tout de son long, et bientôt un ronflement cadencé et vigoureusement nourri, annonça qu'il reposait

avec plus d'aisance et de bonheur sur terre humide qu'un voluptueux sur la plume douillette.

Cependant, les craintes du conscrit n'étaient que trop fondées ; il se passait quelque chose d'insolite dans la maison des Yankees, ainsi qu'on l'appelait communément.

Avant d'y introduire le lecteur, apprenons-lui ce que c'était que cette maison.

Elle s'élevait à une demi-portée de fusil de Beauharnois et avait pour propriétaires et habitants des Américains établis au Canada vers 1802. Après avoir fait une immense fortune à Montréal, M. D***, l'avait achetée et s'y était retiré avec sa femme et sa fille en 1810. Quoiqu'il dût la plus grande partie de ses richesses à des transactions commerciales, avec des négociants de la Grande-Bretagne, ce citoyen n'avait jamais abjuré sa nationalité et favorisait secrètement les tentatives de l'Union pour s'emparer du Canada. Toutefois, ses menées étaient sourdes et dissimulées sous le voile d'une loyauté à toute épreuve. M. D*** avait réussi à se former un parti considérable dans le pays ; et, lorsque, au commencement de la guerre, les nombreux Américains qui peuplaient les comtés de Beauharnois et Chateauguay, furent obligés de se refugier au-delà du lac

Champlain, M. D*** demeura sur ses terres sans être inquiété par les Canadiens, dont la plupart le regardaient comme un des leurs. Seul le général Prévost, avec sa perspicacité ordinaire, avait soupçonné les vues de l'Américain : il le faisait surveiller en cachette ; et cette vigilance ne contribua pas peu aux échecs d'Hampton.

Si, à présent, nous pénétrons dans la maison des Yankees, nous trouverons réunis autour de la table d'un petit cabinet de travail, richement décoré, quatre personnages causant à mi-voix.

L'un d'eux, homme de haute stature, à la figure sèche et blême, parle, en indiquant à ses auditeurs des lignes tracées à l'encre rouge sur une carte.

C'est M. D***.

— Oui, dit-il, il faut nécessairement que le Congrès renonce au premier plan. Il n'est plus réalisable. Les retards qu'a éprouvé l'armement de Sacket's Harbour, ont permis aux Anglais de renforcer la garnison de Kingston, et actuellement toute tentative sur cette ville serait infructueuse. Du reste, le secrétaire de la guerre m'a écrit qu'il avait décidé le général Wilkinson à abandonner cette entreprise. Une partie de nos troupes descendra avec la flottille, du fort George, par le St. Laurent, e rejoindra l'autre partie, commandée par Hamp-

ton, à l'île des Grenadiers, pour se porter de là sur Montréal.

— Mais, objecta un des assistants, le général de Rottemburg n'est il pas cantonné de ce côté avec les 49e, 89e et quelques autres régiments ?

— En effet, répondit, M. D***. Néanmoins cela est sans importance. Wilkinson est assez habile pour le tourner. D'ailleurs, notre flottille se compose de plus de trois cents bateaux de diverse grandeur, protégés par une escorte de barques armées de canons. Le colonel Macomb occupera l'ennemi près du Long-Sault ; et le brigadier général Boyd s'avancera par terre jusqu'à ce poste. Si le dernier peut enlever la position de Chrysler's farm, qui sera probablement défendue par le colonel Morrisson avec les milices incorporées, le succès est assuré à nos armes.

— Certes, mon cher D***, s'écria chaleureusement un jeune homme, votre tactique est admirable. Douter de sa réussite serait le comble de la démence.

— N'est-ce pas, Henry ?

— Comment donc ! demain, Hampton arrivera ici ; dans trois jours, il campera à Montréal.

— Oh ! pas si vite, pas si vite. Je ne suis pas d'avis qu'il commette une imprudence. Nous

avons maille à partir avec un adversaire aussi rusé que malveillant à notre égard. Bien plutôt, je conseillerai à Hampton de gagner Cornwall, où doivent se réunir la division du général Brown et le corps principal sous les ordres de Wilkinson, afin d'envahir conjointement Montréal,—la clef du Canada, messieurs ! Montréal à nous, Québec ne tiendra pas longtemps, malgré ses remparts, ayez-en la conviction.

En ce moment minuit sonna à la pendule.

— Corpo di Dio ! comme les heures filent ! s'écria Henry. Excusez-moi ; mais je dois songer à la retraite. Voyons, résumons-nous, D*** : vous m'avez dit que les Canadiens n'étaient pas plus de trois cents.

— Trois cents et quelques Ecossais et Indiens.

— Bon. Le major concentrera le gros de ses troupes...

— Derrière un abattis d'arbres, qu'il a dressé en avant du bois.

— Et vous avez des renseignements précis à l'égard du général Prevost.

— Il est trop éloigné, je vous le répète, pour aider efficacement le colonel de Salaberry, si l'attaque a lieu de bonne heure. Du reste, en admettant qu'il parvienne à opérer sa jonction cette nuit,

ce qui n'est pas présumable, le nombre des Anglo-canadiens n'égalera pas encore le vôtre. Ainsi, soyez tranquille.

— Ah! corpo di Dio, tranquille, je le suis, et j'espère bien déjeûner demain matin avec vous, après avoir plumé cette poignée de mauviettes, pour m'aiguiser l'appétit.

— Tâchez que ces mauviettes ne vous plumen pas, mon joyeux compère, dit D***, en souriant. Puis il ajouta, mais de façon à être seulement entendu de lui :—Rappelez-vous que Mathilde sera votre femme dès que la bannière étoilée aura remplacé le lion britannique sur les murs de Montréal

— Je ne l'ai point oublié, répondit le jeune homme en rougissant de plaisir.

— Au revoir donc, et bon espoir!

— Au revoir!

Henry sortit immédiatement du cabinet et descendit dans le vestibule.

Une femme, enveloppée d'une mante, l'arrêta au passage.

— Henry!

— Vous, Mathilde!

— Vous alliez partir, sans me voir!

— Mais... je..., balbutia-t-il, un peu troublé par cette soudaine apparition.

— Oh ! je ne me mêle point de votre politique. Je sais bien que ce n'est pas à cause de moi que vous avez affronté mille dangers pour venir ici ; mais un pressentiment, quelque chose que je ne puis définir, m'a appris votre arrivée, et je voulais vous parler avant...

La voix de la jeune fille expira dans un soupir.

— Bonne Mathilde ! dit Henry, en portant passionnément la main de miss D*** à ses lèvres ; oh ! veuillez croire...

— Je ne vous demande pas vos secrets. Mais dites-moi, cette guerre qui m'afflige tant sera-t-elle bientôt terminée ?

— Dans quelques jours.

— Et vous ne vous battrez plus ? s'informa-t-elle avec une naïveté enfantine.

— Non, chère ange.

— Bien vrai ?

— Je vous en donne ma...

—Oh ! qu'alors je serai aise ! car vous ignorez, Henry, tout ce que je souffre ! Mon Dieu ! chaque coup de fusil me perce le cœur ! Il me semble... oh ! c'est affreux ! Mais je veux vous faire un présent.

— Un présent !

— Oui, vous allez rire ; vous êtes si sceptique !

— Rire de ma bien-aimée ! jamais.

— Vous me promet'ez de porter toujours sur vous ce que je vais vous remettre ?

— Je vous le jure, Mathilde.

— Tenez, c'est un médaillon que ma nourrice, cette pauvre Bertholet, morte si misérablement, m'avait pendu au cou, quand j'étais toute petite. Il m'a porté bonheur ; et j'ai rêvé qu'il vous sauverait la vie.

— Vraiment ! dit Henry, en prenant l'objet que sa fiancée lui tendait.

— Voilà déjà que vous vous moquez...

— Me moquer, Dieu m'en préserve !

— Vous le conserverez toujours sur vous, n'est-ce pas ?

— Toujours !

— Et vous penserez à moi ?

— Je n'ai pas d'autre pensée.

Qnelques secondes après cet entretien, Henry Wolf quittait la maison des Yankees par une porte dérobée, et, suivi d'un Indien qui l'avait attendu au dehors, s'éloignait dans la direction du camp d'Hampton.

V.

Henry.

Comme il arrive souvent, vers le milieu de l'automne, au Canada, la nuit avait cette teinte de clair-obscur qui donne aux objets des formes vagues et arrondies. Nulle étoile ne scintillait au firmament, mais une gaze grisâtre le voilait tout entier et la lune, luttant contre ces molles brumes, répandait sur la terre une lumière pâle et sans rayon.

On eût dit que des millions d'atomes impalpables flottaient dans l'air.

C'était vraiment une nuit saturée de voluptés. Cependant, quoique sensible aux attraits de la nature, Henry paraissait plutôt contrarié que réjoui par des charmes qui, en toute occasion, auraient captivé ses sens.

— By Jove, murmurait-il, en s'avançant dans un sentier encaissé entre une double haie de buissons, cette diablesse de clarté est joliment traîtresse. Je jouerai de bonheur, si je regagne le camp sans encombre.—Hé ! Mahagamis.

En entendant prononcer son nom, l'Indien, qui marchait derrière le jeune homme, accourut.

— Les chevaux sont-ils loin ?

— Les chevaux sont à l'entrée du bois.

— Presse un peu le pas, et dispose-les ; car nous n'avons pas un instant à perdre.

Comme il achevait ces mots, un " qui vive !" lancé d'une voix éclatante le fit tressaillir.

— Les Canadiens ont découvert l'Américain, dit Mahagamis, en disparaissant aussitôt dans les broussailles.

—Halte-là ! cria presque aussitôt la même voix qui avait articulé la première interpellation.

Au même instant, le double craquement d'une arme qu'on apprête troubla le silence de la nuit.

—By Jove, murmura Henry, je crois qu'il est temps de jouer des jarrets.

Et, comme il cherchait à distinguer à travers la pénombre la position de son ennemi, afin de ne pas s'exposer à sa visée, il aperçut sur la droite, en haut du sentier, un individu qui le couchait en joue.

Comprenant, avec cette rapidité de perception que certaines gens possèdent dans les situations critiques, que l'audace seule pouvait le sauver, au lieu de fuir à gauche, il s'élança dans la direction de son adversaire. Celui-ci, s'imagina que l'Américain

voulait fondre sur lui et se hâta de faire feu; mais Henry avait prévu cela, et, une seconde avant que l'autre ne tirât, s'était étendu la face contre terre.

Le projectile lui effleura la tête, en allant se loger dans le tronc d'un arbre voisin.

Le jeune homme se releva immédiatement, et gagna le fourré au pas de course, tandis que notre ami Nicolet—car c'était lui—honteux d'avoir manqué son coup, disait en rechargeant son fusil :

—J'savais pardi ben qu'y s'mitonnait du grabuge en la bâtisse aux-Yankees ! Si l'père Jean avait voulu m'crère....

—Eh ben ! qu'est-ce qu'il aurait fait, l'père Jean ?

—Ah ! vous v'l'à. Il est belle heure d'accourir quand l'oiseau est déniché.

—Quel oiseau ?

—Un Américain donc ?

—Où ça ? ousque tu voès un Américain ?

—Tiens, pensez-vous pas qu'n'y s'est planté là pour vous *espérer* ?

—Encore queuqu'branche d'âbre qu't'auras prise pour un Américain. C'était ben la peine d'éveiller tout not' monde....

—Quand j'vous dis que j'l'ai vu là, à c'te place, à preuve qui s'est flanqué tout d'son long comme un sarpent et qu' sans ça....

—T'as la *beurlue*, mon garçon, dit le père Jean, en secouant la tête d'un air incrédule.

—La beurlue vous même! riposta le conscrit, vexé de passer pour un poltron aux yeux de ses camarades que la détonation du fusil avait amenés sur les lieux.

—Bon, bon! répondit Jean, avec un sourire. Va t'coucher, maintenant. C'est c'que t'as de mieux à faire; car la peur t' fait danser trente-six chandelles d'vant les yeux. Va, j'finirai ta faction. Quand t'auras fait un' demi-douzaine d' campagnes dans les Grandes-Indes, t'auras pu d'ces vénettes!

Tandis que les soldats regagnaient leurs bivacs, en maugréant contre la prétendue pusillanimité du conscrit qui les avait mis en émoi. Henry arrivait à la lisière du bois, détachait son cheval lié à un sapin, enfourchait l'animal et partait rapidement, sans s'occuper de l'Indien qu'il n'avait pas rencontré depuis sa disparition.

Durant quelque temps, il vola à francs étriers par monts et par vaux, ne s'inquiétant ni des ronces et des épines qui déchiraient ses vêtements et jusqu'à son épiderme, ni des rameaux qui, parfois, lui heurtaient le visage, ni des savanes, dans lesquelles il entrait souvent jusqu'à mi-jambe, ni même de la route qu'il suivait.

Enfin, après une heure de cette course effrénée, pensant avoir jeté entre les Anglo-canadiens et lui un intervalle assez grand pour n'avoir plus rien à redouter de leur poursuite, Henry ralentit l'allure de sa monture et commença à s'orienter.

Il se trouvait alors dans une sorte de clairière entourée d'érables séculaires et à laquelle venaient aboutir divers chemins qui conduisaient à l'intérieur de la seigneurie.

Mettant pied à terre, il colla son oreille contre le sol et écouta.

Un bruit de vagues, roulant contre des rives rocheuses, l'avertit que la rivière Chateauguay n'était pas fort éloignée de l'endroit où il se tenait.

—Voyons, pensa-t-il, il me reste deux routes pour retourner à nos retranchements : ou bien longer la rivière, et ce serait le plus sûr, ou bien la traverser en faisant un coude afin d'éviter le colonel de Salaberry.

Ayant réfléchi quelques secondes il se décida pour le premier plan, remonta à cheval, et s'engagea dans celui des chemins qui lui paraissait le moins effondré. Mais à peine avait-il accompli un mille de ce côté, qu'il distingua des feux allumés au-dessus d'une petite colline.

—Corpo di Baccho ! fit-il, j'allais me fourrer dans la gueule du loup.

Appuyant aussitôt à droite, il atteignit les bords du Chateauguay qu'il se résolut à franchir.

Un gué ne tarda pas à se présenter à ses regards et il en profita immédiatement pour effectuer son dessein.

Ensuite, reprenant le trot, il marcha sur Blueberry.

La lune s'était entièrement éclipsée, et la mantille diaphane, qui ondulait dans l'atmosphère, fragmentée en plusieurs nuages d'un noir foncé, entre lesquels le ciel brillait comme une coupole de saphir, marquetée d'ébène.

Bientôt, quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber et le vent, soufflant du sud, les chassa au visage de Henry, qui, aveuglé par cette ondée, devint incapable de conduire son cheval et finit par s'égarer.

En reconnaissant son erreur, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de suspendre sa course et d'attendre que l'aube se levât pour retourner au camp. Mais il souvint que le général Hampton brûlait d'avoir les renseignements dont il était porteur et, à sa sûreté personnelle, préféra s'acquitter de la mission qu'il avait entreprise

Cette détermination fut funeste à l'Américain.

Etant arrivé en face de deux arbres qu'on avait renversés, pour intercepter le passage, Henry, rassemblant et éperonnant en même temps son cheval, essaya de lui faire sauter l'obstacle.

Mais, soit caprice, soit pressentiment d'un danger, l'animal refusa d'obéir à son maître.

—Ah ! ah ! nous voulons faire le mauvais, *Runner*, dit Henry, en s'affermissant sur sa selle. Allons, je vois ce que c'est, il vous faut une correction.

Et, enfonçant ses longues molettes d'acier dans les flancs de la bête, il tenta de l'enlever. Loin de céder à cette impulsion, celle-ci se dressa sur les jambes de derrière, en agitant fièrement la tête. Henry s'empressa de lui rendre la main, et *Runner* profita de cette liberté pour se livrer à une série de ruades qui eussent désarçonné un écuyer moins habile que l'Américain. Mais l'animal rebelle avait affaire à forte partie : après une courte lutte, il sembla comprendre que la résistance était inutile, et, haletant, baigné de sueur, de pluie et d'écume, il fit, soudain, un bond prodigieux et franchit la barrière.

Par malheur, Henry ne comptait pas sur cette résignation subite de sa monture qu'il maintenait étroitement par les rênes et le filet, pour la réduire,

au moment où elle opéra le bond dont nous venons de parler. Surpris de ce brusque mouvement, il oublia de rendre la main, et le cheval, en retombant, s'abattit sur son cavalier.

Par malheur aussi, dans cette chute la tête du jeune homme porta contre une souche de sapin noueuse,et il s'évanouit en perdant des flots de sang par une profonde blessure qu'il s'était faite. Etourdi lui-même de la chute, son cheval, quoiqu'il n'eût reçu que des contusions fort légères, demeura étendu sur le côté, sans mouvement.

Un quart-heure s'écoula, pendant lequel on n'entendit d'autre son que le clapotis de la pluie sur les feuilles desséchées, et la respiration irrégulière de *Runner*.

Puis, tout à coup, l'animal, ranimé probablement par l'humidité du sol, poussa un hennissement.

Le son, répété par les échos de la forêt arriva jusqu'aux postes de l'arrière-garde du colonel de Salaberry.

Comme on redoutait sans-cesse une attaque du général américain, campé à cinq ou six milles de distance, quelques hommes furent incontinent détachés pour aller reconnaître le terrain.

Guidés par les hennissements de *Runner* qui se succédèrent peu à peu sans interruption, la pa-

trouille n'eut aucune peine à se rendre au théâtre de l'accident.

—Nom d'une carabine ! s'écria le caporal en apercevant le cheval qui faisait des efforts pour se relever ; qu'est-ce que c'est que ça ?

—N'approchez pas, dit un des soldats ; si c'était une embûche.

—Tu as raison, Joseph.—Qui vive ?

Un gémissement du blessé que *Runner* foulait sous lui, en essayant de se remettre sur pieds fut toute la réponse.

—Qui vive ? demanda une seconde fois le caporal ?

Silence complet.

—Qui vive, ou je fais feu ?

Nouveau gémissement.

—Voyons ce que c'est, dit un autre militaire. Nous sommes six, bien armés. Il est inutile de dépenser de la poudre et du plomb pour rien ; d'ailleurs, ça peut être des nôtres.

—Soit, répondit le caporal, mais soyons sur nos gardes. Ces damnés Américains sont roués comme des renards.

Tous alors s'avancèrent, le fusil en arrêt.

—Un homme blessé, s'écria le premier qui se baissa pour aider le cheval à se redresser,

—Ca change la thèse. Mais qui est-il ?

—Ma foi, je ne sais.

—Il se sera rompu les reins, en voulant sauter la barrière.

—Voyons, dit le caporal, vous autres, ne restez pas là à regarder s'il tombe des hallebardes ou des épaulettes et donnez-nous un coup de main pour transporter ce particulier au poste.

La patrouille obéit.

Quatre hommes hissèrent Henry sur leurs épaules, un autre saisit son cheval par la bride, et la petite troupe s'achemina vers le corps-de-garde.

Là, Henry fut déposé sur un lit de fougères, près d'un feu expirant. Quelques brindilles de sapin jetées dans le foyer, ranimèrent la flamme, et l'officier commandant le poste, ayant fait laver le visage de l'inconnu et appliquer sur sa blessure une comprese d'eau froide, examina ses traits, en présence du caporal qui dressait son rapport.

Vêtu d'un costume civil, Henry n'avait rien dans ses traits qui trahit le militaire. Il était d'une stature moyenne, bien pris dans sa taille, avait le visage ovale, les lèvres finement arquées, le nez aquilin et les cheveux d'un noir de jais.

Quoique défiguré par les meurtrissures, et une pâleur livide, il conservait ce caractère de beauté

spirituelle (si je ne puis m'exprimer ainsi) que prête toujours une humeur gaie à un physique agréable.

—Vous dites donc, caporal, que vous l'avez découvert, en deça de la dernière ligne d'abattis? s'informa l'officier.

—Oui, lieutenant.

—Et le bois aux environs était tranquille.

—Parfaitement tranquille.

—Cet individu n'était pas armé ?

—Pardon, nous avons trouvé deux pistolets dans les fontes de sa selle !

—Apportez-les moi.

—Ces armes sont de fabrique américaine, dit le lieutenant en inspectant les pistolets qu'on lui remit immédiatement.

A cet instant Henry s'agita sur sa couche.

—Frictionnez-le avec du rhum, ordonna le lieutenant.

Insensiblement le jeune homme recouvra ses sens.

—Où suis-je? murmura t-il en anglais.

—Qui êtes-vous? demanda l'officier dans la même langue.

Henry passa machinalement la main devant ses yeux, que la vivacité de la lumière éblouissait.

—Qui êtes-vous? réitéra l'officier.

—Qui je suis ? balbutia le fiancé de Mathilde, dont le cerveau se débrouillait lentement ; je suis...

La parole expira sur ses lèvres : il venait d'apercevoir l'uniforme des troupes britanniques, que portait son interrogateur.

Ses idées n'étaient pas encore bien nettes ; mais l'instinct l'avertissait de se tenir sur la réserve. Au lieu donc de répliquer, il ferma les paupières et feignit un évanouissement, afin de coordonner ses souvenirs.

Cette ruse ne lui profita point, car un vieux sergent canadien qui, depuis quelques minutes, tournait autour du cheval qu'on avait attaché à un pieu, s'écria avec violence :

—Mille s...! C'est un Américain, un coquin d'Américain !

—Un Américain ! redirent en chœur les soldats.

—Oui, pardieu bien, un Américain, tout ce qu'il y a de plus Américain ! un brigand d'Yankee !

—Où avez-vous vu cela, François ? questionna l'officier en apostrophant le sergent.

—Où ça, lieutenant ? C'était pas malaisé à déterrer.

—Comment ?

—Eh ! donc, passez-moi cette bride en revue.

—Cette bride !

—Oui, c'est celle du cheval que montait notre gibier. Elle porte le numéro de son régiment. Voyez plutôt ; 31, si je sais lire.

Le lieutenant prit la bride que lui tendait son subalterne, et à la lueur du feu, déchiffra le numéro 31, ciselé sur les bossettes du mors et gravé à l'emporte-pièce sous la gourmette de la têtière.

—De vrai, dit-il ; c'est là une bride d'ordonnance. Qu'on ait l'œil sur le prisonnier.

—En v'là un' chance d'avoir escamoté un Yankee, dit le sergent tout fier de sa trouvaille ; d'autant plus que, je parierais cent *copes* contre une que c'est un officier ; car les canons et les branches du mors sont trop joliment limés pour....

—Assez ! fit le lieutenant avec un geste impératif. Que chacun retourne à sa faction !

Alors, il revint vers Henry qui, ayant presque entièrement recouvré ses facultés et compris, par le dialogue précédent, que son origine et son rang étaient révélés, articulait des paroles incohérentes pour échapper aux questions, qu'il supposait, avec raison, qu'on lui adresserait.

Dupe de ce stratagème, le commandant du poste fit fouiller notre héros, dans l'espoir qu'il avait quelque message important à l'adresse des généraux de l'armée ennemie. Mais cette perquisition fut sans résultat.

Henry ne possédait aucun papier capable de le compromettre, lui ou ceux dont il servait la cause. Sa capture était néanmoins trop précieuse, la veille d'une bataille de laquelle dépendait peut-être l'avenir du Canada, pour qu'on n'en tirât pas tout le parti possible. Aussi, le lieutenant, après réflexion, enjoignit-il que le prisonier fût garrotté, et conduit sur un brancard au major de Salaberry, dont le quartier-général n'était éloigné que d'un demi-mille environ.

Henry n'opposa aucune résistance à ce nouveau transport ; il continua de jouer le rôle qu'il avait entrepris : et Charles de Salaberry, trompé lui-même par sa supercherie, le fit placer dans la tente où était enfermé le pêcheur, dont nous avons antérieurement raconté l'arrestation.

VI.

Henry.

Le pêcheur, ou plutôt Marie Bertholet, car nos lecteurs n'ont pas manqué de deviner que c'était elle, déguisée en homme, ne dormait pas, quand Henry fut déposé sous la tente qu'elle occupait, depuis le crépuscule.

Assise sur une couverture de cheval qu'un soldat lui avait donnée, elle évoquait l'ombre de ses parents, pour s'affermir dans la vengeance qu'elle s'était juré de tirer de leurs assassins.

L'arrivée de l'étranger, qui fut jeté près d'elle, troubla à peine le cours de ses réflexions. Elle se contenta de soulever la tête, puis la replaça entre ses mains, sans même se demander ce que signifiait cette incident.

En sortant, les soldats qui. avaient apporté le blessé, oublièrent une torche de résine qui continua d'éclairer la tente après leur départ.

Henry, épuisé par la perte de son sang, et les secousses qu'il avait essuyées, dormait déjà d'un sommeil fébrile.

Vingt minutes s'écoulèrent, dans un silence que troublaient seulement le cri des factionnaires au-dehors et le crépitement de la torche au-dedans.

Mais tout-à-coup, le jeune homme, oppressé par un horrible cauchemar qui lui montrait les Américains battus et fuyant devant les Anglo-canadiens, s'éveilla en sursaut.

Il avait le front brûlant, la bouche ardente comme une fournaise, les membres baignés d'une sueur froide :

— J'ai soif, dit-il, en s'efforçant de distinguer les objets qui l'entouraient.

Sa voix fut couverte par les interpellations de deux rondes qui échangeaient le mot d'ordre.

— J'ai soif, répéta Henry. A boire !

Marie entendit cette exclamation ; mais elle n'en comprit pas le sens, tant elle était absorbée par ses propres pensées.

Ce phénomène de physique, qui fait que, souvent, nos sens perçoivent distinctement les sons sans que notre intellect en formule la signification ou y attache de l'importance, ce phénomène est trop avéré pour qu'il nous soit nécessaire de l'expliquer d'une façon plus ou moins savante.

Cependant Henry, dont la fièvre augmentait, se dressa soudain sur son séant, en étendant les bras devant lui et s'écria :

— Arrière, misérables ! Vous me passerez sur le corps avant d'arriver à elle.

Son accent, son geste, exprimaient une indignation et une fureur si vives que Marie, malgré le courage dont elle était douée, frémit et fit un haut-le-corps en arrière.

Mais déjà les idées du jeune homme changeaient de direction.

Il était retombé sur son grabat, en murmurant d'un ton plaintif :

— J'ai soif, je voudrais bien boire !

Marie se rapprocha de lui.

— Etes-vous malade ? lui dit-elle.

Et remarquant le bandeau de toile grossière qui ceignait sa tête, elle ajouta avec un sentiment de compassion indéfinissable :

— Mon Dieu ! seriez-vous blessé ?

— De l'eau ! qu'on me donne un verre d'eau ; dit Henry, en mettant le doigt sur ses lèvres desséchées.

— De l'eau ! reprit la jeune fille, cherchant des yeux dans la tente ; il n'y en a point ici. Peut-être une des sentinelles consentira à m'en apporter. Je vais demander.

Elle se leva et appela le factionnaire.

— De l'eau ! pourquoi faire ? répondit celui-ci, d'un ton bourru.

— Mais ce monsieur....

— C'est un chien d'Américain ! qu'il aille au diable !

— Qu'est-ce ? demanda subitement le colonel de Salaberry qui visitait les postes, en personne.

— Un des prisonniers qui braille pour avoir de l'eau, répliqua le soldat, en présentant les armes.

— De l'eau ! qu'on lui en donne, dit Charles de Salaberry poursuivant sa tournée.

— Merci ! oh ! merci, monsieur ! cria Marie.

Peu d'instants après, elle avait le liquide désiré.

Henry but avidement cette eau qu'elle lui présenta dans un vase de bois, avec une grâce qui aurait fait soupçonner son sexe à quiconque l'eût vue agenouillée et offrant d'une main l'écuelle au blessé, tandis que de l'autre, elle lui soutenait la tête.

Le breuvage parut soulager l'Américain. Il ouvrit les yeux et balbultia un remercîment inintelligible.

Mais, tout-à-coup, Marie tressaillit et fixa des regards surpris sur le visage de son compagnon.

Elle venait de reconnaître en lui un des officiers qui l'avaient faite prisonnière un mois auparavant, et étaient en quelque sorte cause du meurtre de son père et de sa mère.

Cédant à une invincible répulsion, elle abandonna la tête d'Henry qui s'affaissa lourdement sur le sol.

La douleur arracha une interjection au jeune homme.

Marie avait le cœur trop généreux pour ne pas oublier son ressentiment en présence d'un ennemi souffrant. Jamais, du reste, les femmes n'ont été hostiles à ceux que le malheur a frappés. Soit que la longue sujétion où leur sexe a, de tous temps, été plongé, les rende plus accessibles à la compassion ; soit que leur âme épurée au creuset de l'infortune, comme dit le poête, ait une essence plus divine que la nôtre, ou soit qu'elles aiment à exercer une domination temporelle—espèce de représailles—sur les faiblesses momentanées de l'homme (et franchement telle est notre opinion), elles sont toujours prêtes à nous prodiguer leur sollicitude, quand les forces corporelles nous délaissent.

Daignez, mesdames, excuser cette digression, respectueusement soumise au tribunal de votre censure ; je reviens à mon sujet.

Marie retourna donc près du malade, en se reprochant sa dureté, lui confectionna tant bien que mal un oreiller et un matelas avec la couverture et le soigna aussi convenablement que permettaient les circonstances.

C'est en accomplissant cette tâche charitable qu'elle remarqua le médaillon dont Mathilde avait fait cadeau à son fiancé.

D'abord, la fille du pêcheur n'accorda pas une grande attention à cette remarque. Mais Henry, ayant éprouvé un spasme violent, le médaillon s'échappa de son cou et roula à terre.

Marie se baissa pour le ramasser.

— Jésus, mon doux sauveur ! s'écria-t elle en considérant le bijou ; c'est bien là le talisman que ma pauvre mère avait donné à ma sœur de lait, Mathilde. Par quel hasard....

— Mathilde ! où est Mathilde ? dit Henry.

— Vous la connaissez ?

— Mathilde !...Mais...qui êtes-vous ? fit l'Américain que le délire commençait à abandonner.

— Vous connaissez Mathilde D*** ?

— Où suis-je ? Que s'est-il passé ? Il me semble que j'ai cent livres de plomb dans le cerveau.

— Vous êtes prisonnier...je crois, répondit la jeune fille, en se reculant d'un air de chaste confusion.

— Prisonnier ! ah ! oui... je me rappelle... Mon cheval s'est abattu.... Oui, c'est cela.... Mais qui êtes-vous, vous qui me parlez ? Etes-vous prisonnier ?.... Oh ! je souffre !

— Où.... dites-moi ?

— Là.... dans la tête.

— Souhaitez-vous quelque chose ?

— Non. Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Il y a une heure qu'on vous a apporté.

— Une heure !

— Mais vous connaissez Mathilde D*** ? fit la jeune fille dont le regard restait, malgré elle, attaché sur le talisman.

— Mathilde !....non, je ne la connais pas. Je ne sais ce que vous voulez dire ?

— Vous avez prononcé son nom.

— Moi !

— Vous l'avez demandée ?

— Ah !

Ce "ah !" renfermait une intention si directe de ne pas prolonger davantage l'entretien que Marie n'osa renouveler ses questions.

Affaibli par toutes ces émotions, Henry ferma les yeux et s'endormit. Marie, elle-même, malgré le désir de résister au sommeil, ne tarda guère à céder à son empire et tous deux reposèrent, côte à côte, jusqu'au roulement de la diane.

VII.

JEAN.

Pendant que les troupes du major Charles de Salaberry s'apprêtent à recevoir dignement les ennemis, opérons une courte retraite pour revenir à Jean que nous avons vu s'éloigner vers le camp américain, après avoir reçu les instructions et pris congé de Marie Bertholet.

On le sait, Jean était aussi timide d'esprit que faible de corps ; mais Jean aimait, et quel est l'homme à qui l'amour n'a pas prêté, dans le besoin, des forces physiques, de l'énergie morale ? L'amour ressemble à toutes les autres sentiments : il modifie à son gré notre organisation et peut nous faire accomplir des miracles de hardiesse, des prodiges d'opiniâtreté.

Ils se trompent bien gravement ceux qui voudraient abolir les passions ; ces stoïciens qui affirment qu'elles sont des maladies de l'âme et qu'il faut les déraciner à tout prix. "Elles ne sont pas plus des maladies que la faim, qui est naturelle aux hommes, qui les sollicite à se nourrir, qui leur

fait désirer les aliments les plus conformes à leurs goûts, qui les avertit d'un besoin de leur machine, qu'ils doivent satisfaire s'ils veulent se conserver.... Pour peu que l'on veuille réfléchir, on reconnaîtra que les passions ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises : elles ne deviennent telles que par l'usage qu'on en fait. Tout homme étant né avec des besoins, rien de plus naturel en lui que le désir de les satisfaire ; susceptible de sentir le plaisir et la douleur, rien de plus naturel que d'aimer l'un et haïr l'autre. D'où il suit que les passions et les désirs sont essentiels à l'homme, inhérents à sa nature, inséparables de son être, nécessaires à sa consolation. Un être sensible qui haïrait le plaisir, qui fuirait le bien-être, qui désirerait le mal, ne serait plus un homme ; incapable de se conserver lui-même, il serait totalement inutile aux autres..."

Pardons, mille millions de pardons, chers lecteurs ; le démon de la philosophie nous a emporté hors de la ligne anecdotique ; mais ce sera la dernière fois, à moins pourtant.... enfin nous ferons tout notre possible pour déjouer ses pièges.

L'amour avait donc exalté les facultés de Jean, et lui naguère si indicis, si craintif, courait résolûment, à la réalisation d'une entreprise périlleuse, avec l'audace d'un homme à l'épreuve de toute pusillanimité.

Ayant atteint la rivière de Chateauguay, il se fit un fagot de branches sèches, le jeta négligemment sur son épaule et reprit sa marche en sifflant le refrain populaire,

" A la Claire Fontaine."

A le voir, on eût dit un jeune *habitant* qui regagnait la ferme, après une journée de travail.

Il traversa ainsi, dans un bac, le Chateauguay au-dessous du village actuel de Durham et se porta vers la rivière Outarde.

Comme Jean l'avait prévu, des détachements de troupes américaines battaient la campagne dans cette partie de la seigneurie. Un d'eux l'arrêta et le conduisit au général Hampton qui lui fit subir un long interrogatoire.

Aux questions du général, Jean répliqua comme un homme effrayé, et disposé à vendre son pays pour être relâché au plus tôt. Mais, sous leur apparente candeur, ses répliques cachaient un piége qui mit en défaut la finesse de l'Américain.

Ainsi, à cette demande d'Hampton :

— A combien s'élèvent les forces des Anglais ?

Il répondit :

— Dame, mon général ! je ne pourrais préciser au juste ; nous autres, on n'est pas initié aux affaires du gouvernement.

— Pourtant, reprit Hampton, vous avez dû entendre parler de cela ?

— Eh, eh ! dit Jean, en tournant niaisement sa *tuque* entre ses doigts ; oui, ben, on en parle beaucoup dans les paroisses ; mais tout ce qu'on dit n'est pas parole d'évangile, et faudrait pas toujours se fier aux rapports des *habitants*.

— Enfin, on cite un chiffre ?

— Comme de raison. Ceux-ci disent qu'en comprenant les régiments du général Prévost....

— Du général Prévost !

— Hè, oui ! le général Prévost, notre gouverneurgénéral.

— Mais, il a donc rejoint le colonel de Salabery.

— Dame, ça doit être, puisqu'on l'assure chez nous.

— Cela ne se peut ! s'écria Hampton, avec autant de surprise que de contrariété.

— Après tout, je ne garantis rien : dit Jean : On le disait chez nous ; je n'en sais pas davantage.

—Et, en comprenant ses troupes ?

— Eh ben, il y aurait quatre à cinq mille hommes, dit le maître d'école d'un ton nonchalant.

Hampton croisa les bras sur sa poitrine et parut réfléchir. Puis, au bout d'un moment, il re-

vint se planter en face du Canadien et dit, en fixant sur lui un regard pénétrant, qui semblait lire les pensées au fond du cœur :

—Connaissez-vous bien le pays ?

— Si on le connaît ! eh ! qui donc, si on ne le connaissait pas, nous autres qui le parcourons du matin au soir ?

— Et vous vous chargeriez de conduire un régiment jusqu'aux retranchements du colonel de Salaberry, par des chemins assez peu fréquentés pour que ce mouvement restât secret ?

— Ah ! dit Jean, en affectant une vive inquiétude ; mais ce n'est pas un beau métier que vous me proposez là ! si j'étais pris, on me fusillerait !

— Et si tu n'obéis pas, je te fais fusiller sur le champ, repartit Hampton, en fronçant le sourcil.

Le maître d'école se gratta le front comme un homme qui ne sait plus à quel saint se vouer.

— Et si je. . . .

— Si vous vous conformez à mes ordres, je vous donne cent dollars.

— Cent dollars, c'est un joli denier !

— Mais n'oubliez pas que toute trahison serait impitoyablement punie de mort.

— Et quand serai-je payé ? fit Jean avec une expression de cupidité admirablement simulée.

— Payé ! aussitôt que l'expédition sera terminée.

— Ah ! ça pourra-t-y ben tarder ?

— Voici dix dollars en à compte, dit le général, en lui mettant dans la main un aigle d'or que Jean enfouit aussitôt dans sa poche.

Marchons.

— Vous me rembourserez le reste....

— Si vous êtes fidèle, sans quoi....

Le général montra un pistolet avec une pantomime éloquente.

Ensuite, il appela le colonel Purdy et l'entretint durant quelques minutes à voix basse.

A dix heures du soir, cet officier, suivi d'un détachement guidé par Jean, s'avançait vers un lieu où la rivière de Chateauguay était guéable, dans le but de la franchir et de tourner la position du colonel de Salaberry avant le jour.

Si ce plan eût réussi, les Anglo-Canadiens, attaqués le lendemain matin, en queue et en front, auraient été vraisemblablement écrasés.

Mais Jean avait épousé la haine de Marie pour les Américains !

VIII.

COROLLES DE PENSÉES.

Vous souvient-il, lecteurs (je ne m'adresse pas aux dames, parce que c'est de l'une d'elles que je vais parler), de cette jeune fille qui arrêta Henry au moment où il sortait du cabinet de M. D***? En douter serait niaiserie ; car si vous bâillez devant le héros, vous n'avez garde de vous ennuyer avec les héroïnes, quand elles sont belles, spirituelles, &c. Et quelle héroïne n'est pas belle, spirituelle, &c.?

Or, vous vous rappelez miss Mathilde D***, mais comme on se rappelle une vision, une ombre, puisque vous n'avez fait que l'entrevoir à l'heure de minuit, enveloppée d'une mante et dans les demi-teintes d'un vestibule obscur.

Si mystérieuse qu'elle soit,—et par cela même qu'elle est mystérieuse,—dévoilons les secrets de cette apparition, avant de peindre la bataille de Chateauguay qui sert de dénoûment à ce double épisode du plus beau fait d'armes des Franço-canadiens.

Mathilde, remontée à sa chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la campagne, et suivit des yeux, aussi loin qu'elle put, la silhouette de son fiancé qui disparaissait et ré-apparaissait derrière les buissons.

Le coup de fusil tiré par Nicolet glaça la jeune fille d'épouvante. Son cœur, par un de ces pressentiments qui sont propres aux affections vives, lui apprit que Henry venait de courir un danger mortel, si déjà il n'en était pas victime.

Pâle, frémissante, elle se pencha en avant du châssis, retint son haleine, suppliant dans son âme l'écho de la nuit, de lui apporter la signification de ce coup de feu.

Mais, pendant cinq minutes, cinq siècles d'une horrible attente, l'écho resta muet. A l'exception du bruit que faisaient les troupes campées aux environs, elle n'entendit rien.

Puis, une altercation assez violente entre deux militaires,—le conscrit Nicolet et le père Jean—la rassura.

Poussée par un sentiment de reconnaissance, elle tomba à genoux et remercia l'Eternel, dans une ardente prière.

Fermant ensuite la croisée, elle s'assit à une console en palissandre, sur laquelle on voyait un album

coquettement relié et portant cette inscription en caractères d'or :

Corolles de pensees.

La chambre de Mathide était d'une simplicité plus que modeste : sauf un riche et moëlleux tapis de velours, elle ne renfermait aucun ornement de luxe ; nulle tenture à la muraille d'une blancheur de neige, comme la couche virginale qui cachait l'une de ses parois. Pour tout ameublement, on voyait quelques étagères d'acajou, garnies de livres, un piano droit, quatre chaises et un tabouret en tapisserie.

Cette chambre, nous le répétons, était d'une simplicité plus que modeste, mais il s'en exhalait comme un parfum de chasteté qui remplissait l'âme des plus suaves émotions.

La jeune fille était la personnification de la chambre : nulle prétention dans sa toilette, nulle prétention dans son genre de beauté.

C'était la fleur des champs, dans tout son éclat, dans toute sa fraîcheur, mais aussi dans toute sa sauvagerie !

Mathilde ouvrit son album, le feuilleta distraitement pendant quelque temps et fixa enfin ses regards sur une page où étaient écrites les lignes suivantes :

" 2 *mai*, 1812.

"La journée a été bien belle aujourd'hui ! Mon Dieu ! comme le soleil souriait donc doucement aux petites roses de mon jardin ! j'aime la nature, quand elle revêt sa parure de printemps, toute diaprée d'émeraudes, de perles et de topazes ! Comme les petits oiseaux chantent gentillement, perchés sur les branchages au-dessus de la pièce d'eau du parc ! On dirait de la voix des anges, annonçant les gloires du créateur à l'univers ! Puis comme la brise est molle ! Oh ! on aime à vivre dans les journées semblables à celle-ci !

"Mon bon papa a reçu une lettre de M. Henry ; il lui dit qu'il a été nommé sous-lieutenant ; je suis bien aise de cette promotion pour M. Henry ; mais il aurait bien dû ne pas se faire soldat ; c'est un vilain métier !

"A propos de M. Henry, il faut que je me dépêche de terminer la bourse que j'ai commencée pour lui, car l'anniversaire de sa naissance approche. Mais peut-être ne viendra-t-il pas cette année, car on dit que la guerre est déclarée entre les Anglais et les Américains. Mon Dieu ! pourquoi les hommes ne peuvent-ils vivre tranquillement sans s'égorger comme des tigres !"

Un tiède rayon de joie éclairait le visage de Ma-

thilde en parcourant ces éphémérides de son existence.

—J'étais bien heureuse alors, murmura-t-elle.

Et de son index, elle souleva une dixaine de feuillets et s'arrêta à un verso qui portait pour date.

"21 *novembre.*

"Pourquoi suis-je triste, depuis quelques jours? Cependant je ne suis pas malade: mais je m'ennuie; je n'ai de goût à rien. Mes oiseaux, mes chers oiseaux sont négligés. D'où vient donc tout cela? Aujourd'hui j'ai pleuré sans savoir pourquoi, c'est bien étrange!"

28 *novembre.*

"Me voici tout émue! Voyons, tâchons de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Mais écrire cela? l'oserai-je jamais? si ce *moi* tombait entre des mains étrangères!... Non, je le mettrai sous clé.

"Henry, comme je frissonne en écrivant son nom, c'est singulier... est venu, malgré mille périls. Il n'a pas voulu manquer, a t-il dit, un bonheur qui ne lui échéait qu'une fois par an.

"La soirée a été charmante. Comme Henry raconte bien! Il nous a parlé de ses voyages dans l'Amérique du Nord. Je ne pouvais me lasser de l'écouter.

“ A dix heures, papa et maman nous ont laissés seuls, alors j’ai présenté à Henry la bourse que je lui avais brodée....

—“ Merci, oh ! merci, a-t-il dit en la portant à ses lèvres.

“ Et il m’a regardée, oh ! je ne puis dire comment ; j’ai baissé les yeux, mais je sentais les siens attachés sur mon visage, et je tremblais... je rougissais...

“Puis il m’a dit, en posant ma main sur son cœur :

—“ Mathilde !

“ Je ne sais ce qu’il a ajouté, car ma tête était égarée et je me suis enfuie presque aussitôt.

“ Que veut donc dire ce trouble ? Henry est mon fiancé.... Mes pensées sont toutes confuses ; j’attendrai pour les analyser que je sois plus calme.

“ 5 *janvier*, 1813.

“ Qu’ai-je appris ! juste ciel ! Henry a été blessé... blessé en duel ! à cause de moi !... oh ! cela ne se peut ! non, mon Dieu, cette lettre, cette lettre que mon père a reçue est fausse... blessé, mon Henry, lui si brave ! Mais non, c’est impossible... Oh ! je veux le voir, je veux aller à New-York !.. Ah ! je comprends, maintenant, la cause de ma tristesse involontaire ! je comprends pourquoi si souvent

mon sein palpitait sans que je pusse m'expliquer le motif de ces palpitations ! Oh ! oui, je l'aime ! j'aime Henry ! mais il est blessé... loin de moi... dangereusement peut-être? quel tourment! cher Henry bien-aimé, s'il succombait, je ne lui survivrais pas !"

" 2 *février.*

" Enfin, il est sauvé ! je l'ai vu là, il n'y a qu'un instant. Il était encore bien pâle; mais cette pâleur séyait à sa noble physionomie. Comme il paraissait heureux en me revoyant, en causant de notre prochain mariage ! Il m'a donné un perce-neige. Gracieuse fleurette, je te garderai toute ma vie, comme une sainte relique !....

" 9 *avril.*

" Encore la guerre ! Ces maudites disputes doivent-elles durer éternellement ! Et *notre* mariage est encore différé ! Je suis sans cesse en proie aux plus déchirantes angoisses. Il est si téméraire ! Je vais prier le bon Dieu pour lui !....

En achevant la lecture de ce memento, Mathilde, comme s'il lui eut imposé un devoir, se jeta à genoux et implora la protection du Tout-puissant pour son fiancé.

Une heure après, tout reposait dans la maison des Yankees.

IX.

LE COMBAT.

A sept heures du matin, le 26 octobre 1813, on remarquait un grand mouvement dans le camp du colonel de Salaberry, sur les bords de la rivière Chateauguay; mais ce mouvement n'excluait pas le bon ordre, et quiconque en était témoin, pouvait reconnaître qu'un esprit sûr et méthodique présidait aux préparatifs qui se faisaient de tous côtés.

Le camp du colonel de Salaberry figurait un demi-ceintre, flanqué de grosses souches d'arbres empilées les unes sur les autres et d'une sorte de petit fort, en terre, qui s'élevait vis-à-vis de la ligne américaine.

Tandis que les trompettes sonnaient le réveil, Charles de Salaberry, ayant mandé le pêcheur, se renseignait encore auprès de lui sur les forces de l'ennemi et leur plan stratégique.

La jeune fille, toujours déguisée, répondit à toutes ses questions avec une précision qui enchanta le colonel, à tel point qu'il lui dit en terminant:

—Et tu désires servir comme volontaire?

—Oui, monsieur! oh! je vous serais éternellement reconnaissant si vous daigniez m'accorder cette faveur.

—C'est bien. J'y consens. On te donnera des armes. Mais, si tu nous trahissais...

—Vous trahir! trahir ma patrie! oh monsieur! s'écria Marie avec une indignation qui aurait suffi pour détruire les soupçons les mieux fondés.

Le colonel la congédia et fit venir ses principaux officiers: le lieutenant-colonel McDonnell, commandant un corps de réserves, les adjudants O'Sullivan et Hebden, les capitaines Fergusson, Chevalier, Juchereau, Duchesnay et M. Lamothe qui était à la tête des guerriers indiens. Quand ils furent tous réunis, de Salaberry les avertit de se tenir prêts à recevoir l'ennemi.

—M. McDonnell, dit-il, vous resterez à l'arrière et ne bougerez que lorsque je vous en donnerai l'ordre spécial. En attendant disséminez vos hommes dans les broussailles, et qu'au fort du combat, vos trompettes sonnent bruyamment de leur instrument pour faire croire à l'ennemi que nous sommes plus nombreux que ce n'est le cas.

Le lieutenant-colonel s'inclina en signe d'assen-

timent. Et Charles de Salaberry poursuivit en s'adressant aux autres officiers :

—Vous, M. Chevalier, vous vous porterez à la droite des retranchements : vous, M. Daly, vous vous établirez au-dessus du gué, avec la compagnie légère du 3e bataillon des milices incorporées, pour en défendre le passage si les Américains le tentaient. S'il est besoin, M. Bruyère vous soutiendra avec la compagnie de chasseurs de Chateauguay. M. Duchesnay disposera sa compagnie en potence sur la gauche jusqu'à la rivière, afin d'empêcher les feux de flancs dans le cas où l'ennemi paraîtrait sur le bord opposé du Chateauguay.

Comme il achevait ces explications, une vive fusillade retentit. Aussitôt les officiers coururent chacun à leur poste et l'on ne tarda pas à apprendre que le général Izard venait de se montrer avec un détachement de trois mille cinq cents hommes environ, en haut de la grand' route qui menait aux retranchements des Canadiens.

Les Américains repoussèrent un piquet de vingt-cinq hommes qui se replia sur un autre piquet, avec lequel il harcela les ennemis, pendant que Charles de Salaberry et ses trois cents braves s'apprêtaient résolûment au combat.

Vers dix heures du matin, deux cents hommes

de cavalerie, sous la conduite du général Hampton, en personne, arrivèrent en vue des forces anglo-canadiennes. Hampton était précédé d'une colonne d'infanterie devant laquelle marchait un officier de haute stature. Celui-ci s'avança à une demi-portée de pistolet des Voltigeurs et leur cria :

—Nobles et vaillants Canadiens, rendez-vous ! Nous vous apportons l'indépendance, loin de vouloir vous faire du mal.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'une balle le renversait à terre.

C'était Marie Bertholet, qui l'avait ajusté et frappé en pleine poitrine.

La mort de cet officier fut le prélude de l'engagement.

De toutes parts les trompettes résonnèrent et les Voltigeurs canadiens commencèrent un feu nourri contre leurs adversaires. Les Américains surpris de cette résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas répondirent d'abord mollement. Mais, excités par leurs officiers, ils essayèrent de raffermir leur courage, et, durant une heure environ, la fusillade fut opiniâtre des deux côtés.

Cependant l'adresse des Canadiens faisait de larges trouées dans les rangs ennemis. Hampton veut en finir par un coup de maître ; il reforme

ses troupes en colonnes serrées, et appuyé par dix pièces de canons, essaye d'enlever à l'assaut le camp de la Fourche.

La mêlée alors devient générale.

Emporté par une bravoure téméraire, Charles de Salaberry s'est jeté, l'épée à la main, dans un gros d'ennemis appartenant au 10e régiment d'infanterie. Là, il accomplit des prouesses dignes de la Chevalerie, mais à la fin, cerné par les Américains, il va succomber sous le nombre, lorsqu'un volontaire, remarquant la position critique du colonel, fond impétueusement sur ses adversaires, qui déjà se disputent l'honneur de l'avoir fait prisonnier, et, sans autre arme qu'un sabre ramassé dans le conflit, se fraye un chemin à travers les assaillants, fend le crâne au soldat qui a mis la main sur Charles de Salaberry, entraîne ce dernier vers les retranchements et disparaît, pour voler à de nouveaux dangers.

En ce moment les trompettes éparpillés dans les buissons, déchirent l'air par une éclatante fanfare.

— Ce sont des renforts ! s'écrie un Yankee en tournant les talons.

Cette exclamation gagne de proche en proche, trouve partout, pour l'écouter, la crédulité éperon-

née par la peur. Un désordre complet et la fuite en sont le résultat.

C'est en vain que le brigadier-général opère des prodiges de courage ; c'est en vain qu'il s'efforce de rallier les poltrons, de ranimer les lâches : ses exploits sont inutiles, sa voix se perd dans la crépitation de la fusillade.

X.

La victoire.

Les Américains, partis dans le courant de la nuit précédente pour prendre le colonel de Salaberry en revers, égarés volontairement par Jean, avaient passé toute la nuit à chercher un gué que le maître d'école se gardait bien de leur laisser trouver.

Purdy, soupçonnant une perfidie, menaça plusieurs fois l'amant de Marie de lui brûler la cervelle, s'il le faisait tomber dans une embûche ; mais, à chacune de ses menaces, Jean opposait une telle bonhomie que Purdy finissait par s'abandonner à la fidélité de son guide.

A midi, le vacarme du combat étant arrivé aux oreilles du colonel, il marcha immédiatement vers le théâtre de l'action.

Son avant-garde fut reçue et repoussée d'abord par la milice sédentaire sous le capitaine Bruyère, qui, après avoir plié un instant, était revenu à la charge, adossé à la compagnie légère du 3ème bataillon de milice incorporée. Le capitaine

Daly, commandant, comme on sait, cette compagnie, ne se contenta pas de mettre l'avant-garde de Purdy en déroute ; mais, traversant le gué, il la refoula sur le corps principal, lequel, à son tour, pressa vigoureusement les Canadiens, blessa leur deux braves officiers et les contraignit à lâcher pied.

Echauffés par ce premier succès, les Américains se ruèrent en masses compactes vers le bord de la rivière. C'est là que les attendait le capitaine Juchereau Duchesnay. Sortant subitement des broussailles où il s'était tenu caché avec les siens, celui-ci parut sur la rive opposée du Chateauguay ; et, à plusieurs reprises, envoya aux agresseurs des décharges de mousqueterie, qui les tinrent en échec jusqu'à la chute du jour, moment où leur commandant "ne pouvant, dit Bouchette, faire impression sur la bravoure invincible de cette bande de vrais Spartiates, jugea à propos d'abandonner un combat si inégal, abattu de sa défaite et de sa disgrâce."

Désespéré de cet échec, Hampton avait, à trois heures de relevée, ordonné la retraite, et s'était retiré en bon ordre dans la direction de Four-Corners. Il laissait sur le champ de bataille plus de quarante morts, tandis que les Canadiens n'avaient perdu que six hommes.

Les trois cents héros de Chateauguay se félicitaient mutuellement de l'éclatante victoire qu'ils venaient de remporter, grâce à la miraculeuse habileté de leur colonel, sur plus de sept mille ennemis, quand on annonça que le général sir George Prévost et le major de Waterville arrivaient de Caughnawaga, où ils formaient, avec les troupes miliciennes du district de Montréal, une ligne de réserve.

Nous n'avons pas besoin de rapporter leur surprise, en constatant cet admirable fait d'armes dont l'histoire ne nous offre peut-être qu'un seul exemple bien avéré.

Les soldats, qui s'étaient distingués pendant l'action furent complimentés à tour de rôle ; et, quand la revue fut terminée, le colonel de Salaberry s'approcha d'un volontaire qui se dissimulait derrière les groupes.

— Pourquoi n'oses-tu pas avancer ? lui dit-il.

— Monsieur...

— Ne m'as-tu pas sauvé la vie ? si tu l'as oublié, sois certain que je me le rappelle.

— Mais. .

— Voyons ! ne nie pas ; je te reconnais. Tu es le pêcheur qui me supplia de le laisser servir dans nos rangs. Je te dois une récompense et sur mon honneur, je te jure que tu auras ce que tu demanderas ?

— Quoi, s'écria Marie, vous m'accorderiez...

— Tout ce que tu voudras. Ma parole est sacrée.

— Eh bien ! dit la jeune fille d'une voix si faible que le colonel fut obligé de se pencher pour l'entendre, promettez-moi qu'il ne sera pas fait de mal au prisonnier.

— Quel prisonnier ?

— D'hier au soir.

— A cet Américain, dit Charles en fronçant les sourcils. Pardieu, voilà qui est plaisant ! Quel intérêt as-tu ?...

Marie répliqua quelques mots en baissant davantage la voix.

— Ah ! dit ensuite le colonel avec une stupéfaction profonde. Mais, mon enfant, ce que vous désirez-là n'est guère possible. Tout prisonnier est passible d'un conseil de guerre. En tout cas, je vous garantis que j'userai de mon crédit pour qu'il soit relâché.

XI.

CONCLUSION.

La nuit traînait ses ombres sur les plaines de Chateauguay. On reposait dans le camp des Canadiens ; cependant, de l'autre côté de la rivière, un jeune homme, une lanterne à la main, longeait la grève, en examinant chacun des cadavres qui la jonchaient.

Il arriva ainsi à l'entrée du bois. Au pied d'un arbre gisait un corps. A sa vue le jeune homme pâlit, puis tomba à genoux en pleurant et se tordant les bras. ....

....

....

Dois-je vous le dire ? — Le jeune homme était Marie Bertholet ; le corps inanimé étendu devant elle, était celui de Jean que le colonel Purdy avait fait fusiller pour le punir de sa trahison.

En voulant venger le meurtre de ses parents, Marie avait causé la mort du seul être qu'elle aimât désormais en ce monde.

Le cloître est le refuge des âmes affligées !

Il y a quelques vingt ans, on parlait encore dans le *high-life* New-Yorkais, de la fête splendide à laquelle avait donné lieu un mariage entre le lieutenant Henry Wolfe et miss Mathilde D***.

H. E. CHEVALIER.

FIN.

L'IROQUOISE

DE

CAUGHNAWAGA

PAR

H. Emile Chevalier

Montreal

JOHN LOVELL, EDITEUR-IMPRIMEUR

BUREAU DU "CANADA DIRECTORY," RUE ST. NICOLAS

1858

L'IROQUOISE

DE

CAUGHNAWAGA.

I.

On était à la fin de juin 1802.

Six heures du soir avaient sonné sur la clochette de la petite chapelle du village de Lachine.

Le soleil secouait ses gerbes d'or au front des grands érables qui miraient leurs têtes chevelues dans les ondes du St. Laurent; la brise murmurait un hymne séraphique dans les rameaux touffus et ridait par ses baisers frémissants la face argentée du beau fleuve. Aux suaves harmonies du rossignol se mariaient le gazouillement du *goglu* et au bêlement lointain des troupeaux dispersés dans les vastes prairies; mille exhalaisons parfumées embaumaient l'air; toute la nature semblait enivrée d'amour et d'ambroisie.

Assise, au pied d'un chêne, dont les branches formaient au-dessus d'elle un dais ombreux, une jeune indienne contemplait silencieusement le magnifique spectacle du coucher de l'astre du jour dans son lit de pourpre et d'azur.

Elle s'appelait Oroboa, avait été surnommée *la Flèche-rapide*, et appartenait aux derniers rejetons de cette belliqueuse race iroquoise, dont on trouve encore quelques familles bâtardes, près du Sault St. Louis, à quelques lieues de Montréal.

Oroboa, *la Flèche-rapide*, était une belle et vaillante fille. Son visage étincelait de hardiesse ; sa taille semblait avoir ravi à la beauté toutes les richesses qu'elle accorde avaricieusement même à ses privilégiés.

Un petit chapeau d'écorces, fantasquement orné de coquillages ou *wampums*, et de plumes d'oiseaux couvrait sa chevelure, dont les boucles soyeuses, plus noires que le jais, plus brillantes que les reflets du raisin de Corinthe, tombaient en grappes pressées, sur un col qu'on eût dit ciselé par la main des Grâces. Dans le cadre de cette chevelure, saillissaient les contours d'une figure où la noblesse de l'expression le disputait à la sensibilité du regard. Rien de symétrique, cependant, sur la physionomie d'Oroboa. Les lignes étaient incorrectes, un peu dures ; mais dans

ses grands yeux bruns rayonnait la vive flamme de la sensibilité, et, à travers le délicat tissu de sa peau brune, on voyait circuler un sang chaleureux, et plein d'ardeur.

Oroboa portait le costume des femmes de sa tribu ; une légère tunique bleue serrée à la ceinture par une guirlande de coquillages et bordée par un liseret écarlate ; sur ses épaules flottait la couverte nationale ; autour de ses poignets s'enroulaient divers anneaux de verroterie ; des *mittas*, aux coutures chatoyantes, emprisonnaient ses jambes fines, nerveuses, et son pied mignon était caché par un mocassin de drap rouge, brodé de fausses perles.

A l'agilité merveilleuse de ses pieds Oroboa devait son surnom de *la Flèche-rapide*.

Après une demi-heure de recueillement muet, l'Indienne se leva vivement, et, courant vers la plage, mit à flot un canot d'écorce échoué sur le sable doré de la grève.

Quand les vagues moutonneuses vinrent lécher l'avant du frêle esquif, Oroboa sauta dedans, et avec quelques coups de pagaie, s'éloigna de la rive.

Alors le soleil achevait d'éteindre ses feux à l'horizon, mais le temps avait changé brusquement ; quelques gros nuages d'un bleu sombre, aux franges cuivrées, se traînaient vers l'occident ; le concert

des hôtes des bois était interrompu ; l'on n'entendait que le gloussement de quelques oiseaux aquatiques, et le mugissement des eaux courroucées, se brisant contre les récifs des *Rapides*.

Bientôt le vent s'éleva, saccadé, impétueux !

Pourtant l'Iroquoise avait gagné le courant du fleuve et se laissait aller à la dérive, sans souci de la tempête qui amoncelait ses menaces autour d'elle.

Son canot, habilement dirigé, glissait sur les abîmes avec la téméraire légèreté de l'hirondelle franchissant, à tire d'aile, les mers profondes.

Et la *Flèche-rapide* chantait d'une voix lente et mesurée.

" Vole, vole, agile canot ! ne crains point le bruit du vent ; car le *Grand Esprit* veille sur nous. Il est plus puissant que les ouragans. Il protège la fille du *Serpent-gris*.

" Vole, vole, agile canot ! ne crains pas Matchimanitou ; car je lui ai offert la sagamité. Il est méchant, mais il est apaisé. Il protége la fille du *Serpent-gris*.

" Vole, vole, agile canot ! J'ai vu un oiarou en songe. Nous atteindrons sûrement et promptement l'anse du repos, car la voix du jeune chef, au visage pâle, nous appelle. Il aime la fille du *Serpent-gris*.

“ Vole, vole donc, agile canot ! Ne sens-tu pas qu'Oroboa te conduit ? que son cœur est brûlant d'impatience, qu'elle a soif de voir, d'écouter son Manitou ; car la fille du *Serpent-gris* aime le jeune chef au visage pâle !”

Comme l'Indienne achevait cette stance, une rafale plus violente que les précédentes, prit l'esquif en travers et le jeta sur une pointe de rocher à fleur d'eau.

La *Flèche-rapide* n'eut que le loisir de s'accrocher aux anfractuosités du roc, pour ne pas être entraînée dans le gouffre des *Rapides* qui grondaient à quelques verges de distance.

Quant au canot, il ne tarda guère à disparaître au milieu d'un tourbillon d'écume.

Il fallait une vigueur musculaire surhumaine pour résister à la fureur des eaux. Mais l'Iroquoise possédait cette vigueur, au plus haut degré. De plus, elle était accoutumée à de semblables naufrages.

Profitant des dernières lueurs du jour qui s'évanouissait insensiblement sous le manteau de la nuit, et s'armant de sang-froid, elle se traîna tantôt à la nage, tantôt à pied, parmi les écueils, et, après des efforts inouïs, elle aborda à quelque distance du ruisseau de la prairie de la Madelaine (aujourd'hui Laprairie).

Les vêtements de la *Flèche-rapide* dégouttaient d'eau; elle avait perdu son gentil chapeau d'écorce; dans sa périlleuse traversée, et ses cheveux, libres de tout frein, flottaient épars au souffle des vents.

Sans reprendre haleine, elle traversa le ruisseau, et s'engagea à travers cette plaine herbageuse et marécageuse qui s'étendait jusqu'à la chapelle de St. Lambert.

Quoique l'intervalle fût de quatre milles environ, et quoique le sol présentât mille obstacles, comme des plantes rampantes, et des lianes entrelacées, des portions de terrain mouvantes et défoncées, la *Flèche-rapide* dépensa moins de quarante minutes pour le franchir.

Elle avait conservé la religion superstitieuse de ses aïeux; pourtant les pompes sacrées du christianisme faisant impression sur son esprit et quand elle passa devant l'église de St. Lambert, Oroboa s'arrêtant, fit un signe de croix.

Puis elle reprit sa course et la poursuivit opiniâtrément jusqu'en face de l'ile St. Hélène.

II.

Arthur de Léry était fils d'un Français établi en Canada au commencement de 1775, et d'une canadienne que le Français avait épousée vers 1781. A l'époque où commence cette histoire, Arthur avait vingt ans.

Comme homme, il jouissait de nombreux avantages physiques ; comme membre de la colonie anglaise, il avait en perspective une fortune considérable.

Par malheur, un caractère frivole et des mœurs libidineuses pouvaient assombrir, quelque jour, la splendeur du ciel sous lequel Arthur de Léry coulait son existence.

Son père, commerçant honnête et sévère, envisageait avec douleur l'avenir que se préparait inconsidérément son unique enfant. Maintes fois, il avait essayé de le ramener à la raison, par des conseils sages autant qu'affectueux. Mais Arthur n'avait tenu compte de ces prudentes exhortations. La rigueur même l'avait trouvé insensible, et il continuait le cours de ses débordements, au grand scandale des habitants de Montréal.

Néanmoins, malgré ses défauts, le jeune de Léry se recommandait par beaucoup des qualités qui plaisent aux femmes.

Il était brave, jusqu'à l'audace ; d'une force herculéenne ; cavalier infatigable ; danseur élégant ; musicien consommé et beau diseur.

" Arthur est un aimable polisson," disaient certaines dames charitables, dont les manières se ressentaient de la dissolution que le règne de Louis XV avait exportée jusque dans l'Amérique Septentrionale.

D'autres, plus rigides, et surtout plus vieilles, l'avaient banni de leurs cercles et fulminaient contre sa conduite tous les anathèmes de la médisance, voire même de la calomnie, car il est sans exemple qu'une médisance colportée de bouche en bouche n'ait pas dégénérée en calomnie.

Nous livrons cette réflexion aux commentaires des langues affamées.

Or, il advint qu'un dimanche du mois d'avril 1802, Arthur de Léry sauva la vie à une jeune Iroquoise du Sault St. Louis.

Voici en quelles circonstances :

L'Iroquoise cheminait le long des quais, lorsque tout-à-coup, d'une des rues perpendiculaires déboucha un bœuf, aux cornes duquel des enfants

malicieux avaient attaché un mouchoir cramoisi. L'animal enragé se rue sur l'Indienne, lui porte un coup dans la région des fausses côtes et la lance, évanouie, dans le St. Laurent.

A l'exception d'Arthur qui flânait au bord du fleuve, les quais étaient absolument déserts.

Il fut témoin de l'accident essuyé par la jeune fille.

Ne consultant que son courage, il se jeta aussitôt à l'eau, et, après plusieurs tentatives infructueuses, réussit à rapporter l'Indienne sur le rivage.

Elle ne donnait aucun signe de vie, et, de sa blessure, le sang coulait avec abondance.

Arthur la fit transférer chez son père où tous les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués. Elle recouvra les sens et plus tard la santé. Durant sa convalescence, le jeune de Léry s'éprit d'amour pour celle qu'il avait arrachée à la mort. Confiante dans la parole de son libérateur, et se croyant peut-être obligée par la gratitude, la jeune Iroquoise s'abandonna aux charmes du sentiment qu'elle inspirait. Puis, cette nature sauvage, une fois embrasée, ses passions ne connurent plus de borne.

Elle aima comme aiment les esprits incultes, aveuglément, avec ardeur, avec frénésie !

Arthur qui, d'abord, avait pris plaisir à faire vibrer sous ses doigts les cordes sensitives de ce

cœur vierge et enthousiaste, fut enfin effrayé de la violence des sons qu'elles rendaient.

Il pensa qu'il fallait rompre petit à petit, et pour cela il engagea son amante à retourner au cantonnement du Sault St. Louis, en lui jurant d'avoir avec elle de fréquentes entrevues.

L'Indienne le considérait comme un Dieu ; elle accéda à ses prières, et revint parmi les siens, sans imaginer qu'il pût jamais la tromper.

III.

Revenons à Oroboa.

En arrivant devant l'île St. Hélène, elle poussa un cri de joie, se mit incontinent à la nage, décrivit une courbe afin d'éviter l'impétuosité du courant et vint atterrir dans une petite baie, au sud de l'île.

Il était environ onze heures.

Les ténèbres de la nuit avaient une opacité impénétrable et le vent hurlait plaintivement à travers les branches des arbres séculaires dont l'île est plantée.

La *Flèche-rapide* ne s'inquiéta ni de la profondeur des ombres, ni des gémissements de la tempête. Elle s'élança dans le fourré, et, assurant sa marche avec autant de facilité qu'un nyctalope, elle gagna, en droite ligne, une hutte élevée sur la rive septentrionale.

Dans cette hutte, éclairée par une lanterne, on voyait un jeune homme, de bonne mine, assis à terre, son fusil entre les jambes, et caressant un beau lévrier couché auprès de lui.

Sans doute le chien connaissait l'Indienne, car lorsqu'elle entra dans la cabane, il se leva, bondit à sa rencontre avec un joyeux aboiement.

Le jeune homme ne bougea pas ; et un sourire d'ennui arqua sa lèvre dédaigneuse, quand l'Iroquoise, s'agenouillant à ses pieds, lui baisa les mains.

—Mon ami pardonnera à la *Flèche-rapide* de l'avoir fait attendre, dit-elle, sans oser lever les yeux vers l'objet de son adoration.

—Que vous est-il arrivé ? demanda Arthur, en remarquant que les vêtements de l'Indienne étaient complètement mouillés.

—La *Flèche-rapide*, répondit Oroboa, avait offert des sacrifices aux Grands-Esprits, avant de partir pour honorer le Manitou de son cœur, et les Grands-Esprits ont favorisé le voyage de la *Flèche-rapide.* Mais son agile canot d'écorce a été victime du courroux d'Atahensic qu'elle avait oublié d'implorer.

—Votre canot a chaviré ! dit Arthur avec plus d'étonnement que de chagrin.

Le ton qu'il donna à ces paroles sentait tellement la fatigue qu'Oroboa tressaillit.

—Mon ami est-il fâché contre la *Flèche-rapide ?* interrogea-t-elle en lançant pour la première fois, un regard au jeune homme.

—Fâché, moi ! contre vous, oh ! non ! répliqua distraitement Arthur.

Puis il continua d'un accent plus animé :

—N'es-tu pas la fleur de mon âme, Oroboa !

N'aimé-je pas en toi tous ces attraits que la nature a refusés aux femmes de ma race ? Où pourrait-on trouver, plus opulente chevelure, taille plus aérienne, peau plus satinée ? Et cette intrépidité qui te place au premier rang parmi les filles des valeureux Iroquois, et cet amour que j'ai su t'inspirer ne sont-ils pas les sûrs garants du bonheur que me cause ta présence ?

Il n'en fallait pas tant pour rasséněrer l'esprit soupçonneux de l'Indienne. Rougissante d'orgueil, elle prit dans ses mains les mains d'Arthur.

—Peut-être, dit-elle, les ossements de mes pères sont-ils irrités de mon amour, pour mon frère au visage pâle ; mais, afin de les appaiser, j'immolerai sur leur tombe trois chiens, autant d'oiseaux et j'offrirai à leurs mânes des épis de maïs et des colliers de porcelaine.

De Léry ne répondit pas : il semblait qu'une idée importune l'obsédât, depuis le commencement de l'entretien.

—Qu'a donc mon frère bien-aimé ? dit Oroboa, s'apercevant de cette distraction.

—Une triste nouvelle à vous annoncer, repartit-il enfin.

Les yeux de la *sauvagesse* brillèrent d'un fauve éclat.

—Je vais être obligé de vous quitter, Oroboa, poursuivit Arthur d'un accent presque ému.

—Me quitter! s'écria l'Iroquise, en rejetant la tête en arrière.

—Oui... pour quelques mois.

Oroboa pâlit, elle se dressa de toute sa hauteur, et, croisant les bras sur sa poitrine, elle dit d'une voix frémissante et entrecoupée :

—L'esprit des songes n'avait point menti. Le jeune chef au visage pâle n'aime plus la fille du *Serpent-gris*. La fille du *Serpent-gris* se vengera!

—Je reviendrai, essaya de Léry.

L'Indienne secoua la tête.

—Le daim qui abandonne la daine ne revient plus se rafraîchir avec elle au même ruisseau, dit-elle rapidement. Mon frère, tu ne m'aimes plus. N'ajoute pas le mensonge à l'inconstance. Mais souviens-toi que la fille du *Serpent-gris* se vengera. Elle t'épargnera, parceque tu lui as sauvé la vie, mais malheur, malheur, malheur, à celle qui a ravi ton amour à la *Flèche-rapide !*

Après cette menace qui fit trembler son amant (car il savait quelle inflexible fidélité les Indiens apportent à l'accomplissement d'une vengeance), Oroboa s'enfuit avec la célérité de l'élan.

....

L'aurore se dégageait des vapeurs humides et

blanchâtres du crépuscule, quand la jeune fille rentra au village du Sault St. Louis.

Elle avait les traits décomposés, les vêtements trempés d'eau, souillés de fange.

Un Indien qui paraissait guetter son retour l'arrêta par le bras au moment où elle soulevait la porte de son wigwam.

C'était un homme de haute taille, jeune encore, mais à l'extérieur repoussant. Son front fuyant, son nez proéminent et son menton rentrant l'avaient fait surnommer la *Tête-de-renard.*

Il avait un costume bizarre, formé d'oripeaux et de plumes, aux nuances tranchées. Son chef était couvert par une sorte de diadème en arrêtes de poisson et des cartilages de son nez deux anneaux pendaient sur sa poitrine. Ses bras et ses jambes tatoués représentaient son *moko*, par des peintures burlesques et monstrueuses.

Il exerçait dans la tribu Iroquise du Sault St. Louis la profession de sorcier.

—La *Tête-de-renard* doit la vérité à la *Flèche-rapide*, dit-il avec une emphase particulière. La *Tête-de-renard* a consulté les Esprits pendant que la *Flèche-rapide* discourait avec le fils des ennemis des quatre nations, et les Esprits ont dit à la *Tête-de-renard*, que des catastrophes épouvantables

étaient réservées aux enfants des Sagamos qui entretiennent des relations avec les pâles visages campés sur l'autre rive de Ladauanna. (*)

—Les esprits voient clair dans l'avenir, répliqua sourdement Oroboa. Malheur à la *Flèche-rapide !*

—Pourquoi ? fit le sorcier. La *Flèche-rapide* est aimée des Esprits, comme la fleur est aimée du soleil. On a insulté ma sœur. Le lâche qui l'a blessé seul encourra la fureur d'Agaskoui.

—Qui a dit à la *Tête-de-renard* qu'on avait insulté la *Flèche-rapide ?* s'écria Oroboa surprise.

—Qui ? sinon Ouahiche qui découvre tous les secrets aux prêtres iroquois !

—Et qu'a-t-il découvert à la *Tête-de-renard ?*

—Le sorcier répliqua, en s'agitant comme un énergumène :

—La *Flèche-rapide* aime un fils des visages pâles ; il la trompe, car il en aime une autre qu'il mènera bientôt dans sa cabane, après en avoir fait sa femme !

—Sa femme ! non, exclama la jeune fille ; non, elle ne sera pas sa femme ! La *Flèche-rapide* se vengera !

—Je sais un moyen de vengeance, dit le sauvage.

(*) Nom que les sauvages de l'Amérique du Nord donnaient au St. Laurent.

—Enseigne-le-moi.

—Que me donnera la *Flèche-rapide* en récompense ?

—Tout ce que la *Tête-de-renard* voudra.

—La *Tête-de-renard* ne veut qu'une chose, répondit le sorcier avec des yeux étincelants de convoitise ; il aime la *Flèche-rapide*, et si ma sœur consent à devenir l'ornement de son wigwam, il lui indiquera le moyen de perdre le fils des visages pâles.

A cette proposition, Oroboa répondit par un geste de dégoût. Soudain, comme saisie d'un accès de folie, elle s'écria, en attirant le sorcier dans sa hutte :

—Viens, viens ; que la *Flèche-rapide* soit vengée et elle t'appartiendra.

IV.

Les salons ruissellent de lumières, l'air est embaumé de senteurs exotiques, les accords d'une valse entraînante transportent tous les cœurs ; l'éclat des parures éblouit les yeux ; les femmes, animées, folâtres, se livrent à la gaîté ; les hommes se pressent autour d'elles, comme un essaim d'abeilles autour d'un parterre de fleurs ; le plaisir resplendit dans tous les regards, se traduit dans toutes les paroles, bat dans toutes les poitrines !

Oh ! c'est ravissante soirée, allez ! que celle où l'on célèbre les fiançailles de deux jeunes gens que la nature et la fortune ont traités en enfants gâtés !

Et tels étaient à coup sûr Arthur De Léry et Malvina C***.

Voyez-vous la jeune fille ? Quelle pureté dans ce front angélique ! quel calme dans ces yeux chastement voilés par de longs cils ; que de promesses renferme cette petite bouche carminée comme la rose du Bengale, humide et fraîche comme les larmes que l'aube matinale verse joyeusement sur les filles de la végétation ! Et quels rêves ne faites-vous pas en voyant cette taille plus

élancée que la tige du lis, plus flexible que l'acier ! Mon Dieu ! vous admirez comme nous, les trésors intellectuels que font présager tant de perfections physiques accumulées sur une même personne et enviez en rien le bonheur d'Arthur qui, dans huit jours, sera l'époux de la divine Malvina C***.

Et vous avez raison ! car si belles que soient les formes extérieures de Malvina, plus belle encore, oh ! bien plus belle est son âme. C'est le temple de la vertu, l'écrin des brillantes qualités, la serre-chaude de la poésie !

La valse tourbillonne ; valseurs et valseuses rivalisent d'entrain, de bonne humeur. Mais ni Arthur, ni Malvina ne prennent part à ces réjouissances bruyantes.

Ils viennent de quitter le bal.

Appuyés l'un contre l'autre à la rampe d'un balcon placé derrière les salons, et éclairés par les lueurs de la lune qui les admire en silence, ils échangent une de ces causeries mimiques où les phrases se traduisent par les monosyllables, les mots par des soupirs.

Qui de nous ne regrette un de ces moments si fugitifs, si rares, vertes oasis que la Providence place parfois sur nos pas, pour nous aider à parcourir le désert de la vie !

Il doit être bien désespérément malheureux celui qui n'a point rencontré semblable lieu pour rafraîchir son front brûlant et reposer ses membres brisés de fatigue ! mais il doit être bien plus malheureux encore celui qui n'aspire pas à ce court sommeil des douleurs terrestres et n'en a jamais joui.

—Ah ! je ne croyais pas que tant de félicité fût notre partage, disait Arthur avec un accent passionné !

—Moi, aussi, répliqua la jeune fille, je remercie le bon Dieu, pour les joies qu'il ne cesse de nous accorder. Que sa céleste bienfaisance est donc inépuisable, dites ? et que nous sommes peu dignes des grâces qu'il répand à profusion sur nos têtes !

De Léry pressa la main de sa fiancée sur son cœur ; puis tous deux demeurèrent, pendant quelques minutes, noyés dans une magnétique extase.

Tout-à-coup, Malvina tressaillit.

—Qu'est-ce ? qu'avez-vous, chère âme ? s'écria Arthur sentant par le contact des doigts de la jeune fille le frémissement qui courait dans ses veines.

—Rien, dit-elle, avec effort, mais il m'a semblé voir remuer les branches de ce buisson.

En articulant ces mots d'une voix tremblante Malvina indiquait à son *cavalier* un gros buisson d'aubépine qui avait crû au-dessous du balcon.

—Petite folle, dit le jeune homme, d'un ton souriant, c'est la brise du soir dont l'aile caresse les blanches fleurs de cet arbrisseau.

—Pensez-vous ?

—Je vais descendre, pour vous en convaincre.

—Oh ! non, restez, restez, Arthur ! n'allez pas là, et rentrons au salon.

—Mais qu'avez-vous vu ? fit de Léry quelque peu inquiété.

—Rien, en vérité ; comme vous dites, je suis une petite folle. Mais ne demeurons pas davantage ici ; la fraîcheur de la nuit commence à me gagner.

Et ils rentrèrent au bal en se parlant tout bas.

Au même instant, un cri étouffé partit à quelque distance du balcon ; mais, soit qu'il fût couvert par les accords de la valse, soit que les deux jeunes gens fussent trop émus pour s'occuper du monde extérieur, aucun d'eux ne l'entendit.

VI.

L'heure du mystère, minuit, a sonné.

Dans une petite chambre à coucher virginalement tendue de satin blanc, et embellie de ces charmants riens, dont les femmes aiment à s'entourer, nous retrouverons Malvina C***.

La jeune fille est agenouillée devant son prie-Dieu. Ses yeux sont tournés vers une image de la Vierge, et ses lèvres, interprète d'un cœur pur et vertueux, murmurent une oraison à la sainte mère de notre Sauveur.

Aimable orpheline, elle prie pour ses parents morts depuis bien des années déjà ; elle intercède en faveur de ceux qu'elle aime ici-bas, et, dans son amour pour ses semblables, elle appelle sur eux la clémence céleste.

Son invocation terminée, Malvina se mit au lit où le sommeil ne tarda guère à clore ses paupières. Une veilleuse reflétait dans l'appartement des lueurs molles et dorées, et tout paraissait reposer dans le calme des songes agréables.

Cependant, ce calme n'était qu'apparent, car des passions, de terribles passions s'étaient cachées dans

la chambre de la pauvre Malvina. A peine une respiration régulière et cadencée eut-elle annoncé qu'elle dormait, que de dessous sa couchette sortit, en glissant légèrement comme la vipère, un corps mince, effilé, qui se leva d'un seul bond, et sans bruit, lorsqu'il fut arrivé au milieu de la chambre.

C'était une Indienne, une Iroquoise ! c'était Oroboa, la *Flèche-rapide !*

Oui, c'était la *Flèche-rapide !* mais qu'elle était changée ! un feu sombre flamboyait dans ses prunelles, les pommettes de ses joues étaient marbrées de taches verdâtres, et dans ses vêtements régnait un désordre inconcevable.

La *Flèche-rapide* s'avança sur la pointe du pied vers le lit.

La délicieuse tête de Malvina, demi-perdue, dans un flot de dentelles, rivalisait de séductions avec la *Dormeuse* de Léonard. Imaginer une expression plus radieuse eût été impossible ! Le bras de la jeune fille, vivante guirlande d'albâtre, s'arrondissait autour de sa tête, et un sourire de contentement découvrait ses dents, dont l'ivoire eût envié la blancheur.

Oroboa, aussi, souriait, en fixant la vierge endormie ; mais son sourire était sardonique, effrayant à voir.

—La fille pâle est bien belle, plus belle que la fille du *Serpent-gris*, murmura-t-elle. Pourtant la fille pâle n'épousera pas le jeune chef aimé de la *Flèche-rapide*.

A cet instant, Malvina prononça un nom, et fit un mouvement.

Les narines de l'Indienne frissonnèrent de rage; elle venait d'entendre distinctement le nom d'Arthur!

—Oroboa va se venger! murmura-t-elle encore avec un ricanement diabolique.

Et, tirant de sa tunique une longue arrête aigüe, elle se pencha sur la couche de la jeune fille, et la piqua légèrement au-dessus de l'épaule.

Malvina poussa un cri, mais ne s'éveilla point.

VII.

Un jour de la semaine dernière, nous errions tristement dans le cimetière catholique de Montréal. Le temps était froid, le ciel couvert et sombre. Mille pensées se heurtaient dans notre esprit, à la vue de ce champ des morts, dont la surface flétrie porte les marques de la désolation, où des tombes brisées, informes, dressent leurs lugubres bras, au milieu des grandes herbes et des ronces.

Nous nous demandions, pourquoi, dans une ville aussi pieuse que la nôtre, les citoyens ne se réunissaient pas pour créer un asile plus digne aux cendres de leurs pères, et, le cœur abreuvé d'amertume, nous reprochions aux vivants l'oubli des morts(*), quand notre vue s'arrêta sur une pierre moussue à demi-enfoncée sous un écheveau de liserons et autres plantes grimpantes. Quelle attraction soudaine nous poussa vers ce memento d'un autre âge pour

* Depuis que ceci est écrit, un nouveau cimetière a été établi : il occupe un vaste emplacement ; la surintendance en est confiée à M. Simays, jeune homme d'une belle intelligence, et qui, nous l'espérons, donnera à ce cimetière tous les pieux embellissements que l'on aime à trouver au séjour des morts.

y chercher l'épitaphe ; nous ne saurions le dire, mais, après avoir écarté des convolvulus, nous parvînmes à déchiffrer l'inscription suivante :

MALVINA C***

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

1802.

Dirai-je que je sentis une larme mouiller ma paupière, en lisant cette simple épitaphe, mystère gravé sur un autre mystère! souvenir sans mémoire, titre d'un livre aux lignes effacées!

Et le soir, dans une réunion, je parlai de ma promenade au cimetière, de la tombe où j'avais songé longuement.

Il y avait là un vieillard que, tous, vous connaissez bien ; car il a souvent charmé vos veillées par le rappel d'une légende oubliée, et plus d'une fois son nom a signalé la découverte d'un fait historique enfoui dans la poussière des manuscrits.

" Venez chez-moi, me dit-il, et je vous raconterai un navrant épisode."

Le lendemain, il me narrait ce que j'ai essayé de vous narrer à mon tour. Puis arrivé où j'ai interrompu mon récit, il ajouta :

XI.

" Malvina C*** mourut dix jours après cette scène. Les médecins affirmèrent qu'on lui avait inoculé la petite vérole."

" —Comment cela ?

" —Ne vous souvient-il pas de la piqûre que lui avait faite Oroboa ?

" —Mais...

" —Les Indiens étaient initiés aux secrets de l'inoculation de ce terrible fléau et maintes fois ils s'en servirent pour détruire des tribus entières de leurs ennemis.

" —Que devint la *Flèche-rapide ?*

" —Demandez au flot qui coule, ou au vent qui passe ce qu'il devient."

(Montréal, août 1854.)

MONTRÉAL:

JOHN LOVELL, IMPRIMEUR, RUE ST. NICOLAS.

